52e ANNÉE (6e SÉRIE) — N° 4 — 24 JANVIER 1935

L'AMI DU CLERGÉ

Revue de toutes les Questions Ecclésiastiques

DOGME, MORALE, LITURGIE, DROIT CANON, ÉCRITURE SAINTE, PATROLOGIE, PRÉDICATION
JURISPRUDENCE CIVILE-ECCLÉSIASTIQUE

Publié avec l'Imprimatur de Mgr l'Evêque de Langres. — Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

Mgr A. ROZIER
Prélat de la Maison de Sa Sainteté
Docteur en théologie, Chanoine titulaire de Langres
DIRECTEUR

Toutes les lettres doivent être adressées à : M. le Directeur de L'AMI DU CLERGÉ, à Langres (Hte-Marne)

PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE et COLONIES FRANÇAISES	Edition complète . . . . 18 fr.	
	Edition partielle. . . . . . . 12 fr.	
ETRANGER	Voir les conditions détaillées à la 1re page de la *couv.* du 6 décembre 1934.	

L'édition complète comprend la *Doctrine* et la *Prédication*; l'édition partielle n'a pas la *Prédication*.
On n'accepte pas d'abonnements de moins d'un an, ni d'abonnements à la *Prédication* sans la *Doctrine*.
Tous les nouveaux abonnements partent du *1er Janvier* de l'année en cours
Les abonnés de France et des Colonies reçoivent gratuitement la *Jurisprudence*; pour l'Etranger elle coûte 2 fr. 50.

Les annonces sont reçues exclusivement chez M. Jacques LEGUERNEY, 24, rue de Madrid, Paris 8e.

Chèques postaux : Nancy, 21.88

SOMMAIRE

DOCTRINE

Chronique de Théologie ascétique et mystique (*suite*). — V. *Sacerdotalia*. — 1-3. M. Mugnier, M. Lahitton, et l'état actuel des controverses sur la vocation ecclésiastique, 49. — 4. *Probatio charitatis* de M. Mahieu, 51. — 5-6. Deux ouvrages relatifs à la vie commune dans le clergé, 51. — 7-9. Ouvrages pour retraites sacerdotales : le P. E. de la Croix, le P. Schrijvers, M. Lahitton, 52 ; — 10. et pour retraites du mois : le P. Baron, 53. — Autour de Beauraing : autres faits nombreux et étranges; deux déclarations épiscopales; quelques conclusions provisoires, 53.

Notes de Liturgie. — *Les dimanches après l'Epiphanie.* — Préambule, 54. — I. Le mystère de l'Epiphanie : *a)* La fête et ses origines, 55. *b)* Sa signification, 56. — II. Les leçons de l'Epiphanie : *a)* La fête et son octave, 57. *b)* Les dimanches suivants, 58.

Questions de science ecclésiastique. — Peut-on dire que le communiant reçoit dans l'estomac la présence eucharistique de Jésus-Christ ? 59. — Que faire quand on apprend du dehors qu'un malade à qui l'on devait porter le saint viatique vit en concubinage ? 60. — Est-il vrai que la loi du repos dominical actuelle est une loi coutumière ? 61. — Le confesseur peut-il absoudre licitement en vertu de l'erreur commune, tout en sachant bien qu'il n'a pas de juridiction régulière ? 62. — Que penser des élèves qui copient au baccalauréat et autres examens qui ne sont pas des concours, 63. — A quoi est tenu celui qui a reçu de l'argent pour le remettre à un individu chargé d'incendier une maison et le lui a effectivement remis, une fois le coup fait ? 64.

PRÉDICATION

Retraite pascale. — III. Une des causes du péché : la mauvaise volonté, 49. — IV. Une des causes du péché : nos passions, 52.

Carême sur le IVe commandement de Dieu. — IV. L'assistance filiale, 56.

Pour la fête de Notre-Dame de Lourdes. — L'espérance, 50.

Explication du Catéchisme. — *41e Leçon :* L'Oraison dominicale et la Salutation angélique, 62.

PETIT COURRIER

Q. — Voudriez-vous indiquer un livre donnant pour des jeunes gens l'explication des cérémonies de la messe et, si possible, donnant les cérémonies à observer aux vêpres, aux bénédictions du Saint-Sacrement, etc. ?

R. — Les différents fascicules de « Ma Bibliothèque liturgique, » aux Editions Publiroc, Marseille ; — Eug. Legourd, *Initiation liturgique des clercs*, in-12 de 260 p., 15 f., Publiroc ; — L. Lemée, *Manuel des enfants de chœur*, in-18 de 350 p., 7 f. 50, Paris, Desclée, de Brouwer et Cie ; — abbé Duhoux, *Catéchisme de la messe, des vêpres, des complies et des saluts* (simples explications des cérémonies), in-12 de 116 p., 5 f. 70, Abbaye de St-André, à Lophem-lez-Bruges (Belgique) ; — chan. Cuttaz, *Formation des enfants de chœur*, in-8 de 39 p., 3 f, Belley, Imprimerie Chaduc.

Q. — Quel ouvrage pourrais-je consulter pour me mettre au courant, au moins sommairement, des questions de spiritisme ou d'occultisme, avec explications en regard de la foi ?

R. — Procurez-vous tout d'abord deux articles précieux du *Dict. Apol. de la Foi catholique : Occultisme*, par le Dr Robert Van der Elst, et *Spiritisme*, par le P. Lucien Roure, S. J. — Vous pourrez ensuite, si cette lecture ne vous suffit pas, consulter l'ouvrage classique de ce dernier auteur : *Le Merveilleux spirite*, in-8, 10 f., Paris, Beauchesne, avec son complément : *Le spiritisme d'aujourd'hui et d'hier*, in-8, 9 f., ibid. ; —

le Rév. Patrick J. Gearon, *Le Spiritisme, sa faillite,* in-8, 10 f., Paris, Lethielleux (cf. *Ami* 1933, p. 399) ; — cardinal Lépicier, *Le Monde invisible, Le spiritisme en face de la théologie catholique,* in-8 de xx-532 p., 24 f., Paris, Desclée, de Brouwer et Cie (cf. *Ami* 1932, p. 36). — Vous lirez encore, pour vous intéresser, l'*Ami* du 3 avril 1924, tout entier consacré à un aspect de ces questions.

Dans les milieux laïcs moins cultivés, on pourra donner à lire le récent volume de Claude Romain : *Le Monde merveilleux* (le spiritisme et ses diverses manifestations), in-12 de 280 p., 10 f., aux Editions « Education intégrale », 3 bis, rue de la Sablière, Paris 14e.

Q. — Je cherche un exposé de la religion, court, simple, apologétique, de lecture agréable, agrémenté le plus possible par les lumières du simple bon sens, pour offrir à des paroissiens assez ignorants de la religion, mais dont l'âme droite est « naturellement chrétienne. »

R. — Nous vous conseillons volontiers, comme répondant assez exactement à vos desiderata, les deux ouvrages du prince d'Altora Colonna, mais surtout le premier : 1o *A ceux qui cherchent la vérité, à ceux qui voudraient croire,* in-12 de 468 p., 15 f., Paris, Plon ; et 2o *La conquête de la vérité,* in-12 de 568 p., 25 f., ibid. (Voir ce que nous en avons dit dans l'*Ami* en 1924, p. 483, et en 1926, p. 320).

Q — Quels livres consulter pour bien remplir les fonctions de secrétaire de mairie ?

R. — *Nouveau Guide pratique des maires, adjoints, conseillers municipaux et secrétaires de mairie,* de Durand de Nancy, nouvelle édition refondue par [Mlle Marthe] Huet et Souvard, relié 30 f., Paris Garnier frères ; — J. Dubarry, *Le Secrétaire de Mairie,* in-8 de 1200 p., à la Librairie des Publications administratives, 22, rue Cambacérès, Paris 8e ; — et abonnez-vous à *La Mairie pratique,* mensuelle, 1, rue Bayard, à Grenoble (Isère).

Q. — Vous qui savez tout, pourriez vous me donner une formule de *colle* ne craignant pas l'humidité ? C'est pour recoller les soufflets de mon harmonium : mon église est très humide, et à chaque instant il faut les réparer. Comment donc fabriquer de la colle qui *tienne* dans ces conditions ?

R. — Hélas ! non, nous ne savons pas tout, pas même la formule que vous cherchez et qui est, paraît-il, un secret de métier. Mais nous sommes certains qu'un confrère la possède et voudra bien nous en faire part.

Q. — Est il vrai que les sous anglais valent plus que 10 ou 5 centimes, à cause du taux de la livre sterling ? Si oui, quelle est leur valeur actuelle ?

R. — Oui, les grandes banques et leurs succursales prennent les sous *anglais* et *espagnols* à un cours voisin de celui du change, par ex. 25 centimes pour la pièce anglaise de 2 sous. Mais ce cours maximum diminue avec les frais de transport ; vous ne toucherez pas le même taux dans un bureau de campagne qu'à un guichet parisien.

Page 18 : Pour tous renseignements sur l'Œuvre des Enfants de troupe catholiques de France, s'adresser à M. l'abbé G. Joulin, 13, rue du Sauveur, à Colombes (Seine).

La Fête du Sacré-Cœur, par Jeanne Dannemarie. — In-8 cartonné de 170 p., 10 f. — Paris, Desclée.

Ce livre est bien fait pour éveiller dans l'âme des enfants l'amour du Sacré-Cœur.

Un misérable foyer de montagne, où le père boit, où la mère, soutenue par une foi ardente, besogne pour tous et résiste à tout, où les enfants peinent déjà, tel est le cadre choisi par Jeanne Dannemarie pour faire rayonner la grâce du Sacré-Cœur. Cette grâce apportera la paix, la joie ; elle illuminera et transfigurera l'épreuve des pauvres.

Malgré sa portée surnaturelle, rien n'est austère dans cette histoire enfantine, pleine de réflexions cueillies sur le vif, égayée par de petites joies journalières. Avec un sens de la nature qui est un des charmes les plus vifs du talent de Jeanne Dannemarie, elle auréole son *Sacré-Cœur* de toutes les beautés de la montagne au cours des saisons : les communions matinales des petits montagnards pendant neuf premiers vendredis (d'octobre à mai) en sont le prétexte heureux.

Ce très beau livre a reçu l'enrichissement des belles gravures dues au talent de Pierre Dubreuil.

Collection « Romans Missionnaires. » — M.-A. Hullet. **Et le cratère répondit.** — A.-M. Panheleux. **En plein ciel.** — Vol. in-8 illustrés de 80 p., 1 f. 75 chacun. — « Les Editions du Clocher, » 39-43, rue de Constantine, à Toulouse.

Si ces romans ont un texte assez bref, ils sont en revanche riches de mouvement et d'intérêt. La scène se passe dans des contrées lointaines, où l'on voit nos missionnaires se dépenser sans compter pour le bien spirituel et temporel des infidèles, n'hésitant pas, le cas échéant, à risquer leur vie. Le cratère dont il est question dans le premier récit est celui de la Montagne Pelée, à St-Pierre de la Martinique ; son éruption soudaine tranche radicalement une situation qui auparavant paraissait sans issue. Le second fait assister le lecteur aux prouesses merveilleuses réalisées par le moyen d'un hydravion et aux nombreuses conversions qui en résultent.

Le prix modique des volumes de cette Collection rend facile leur distribution comme récompense aux enfants.

Ph. Gouguet, curé de Reignac (Charente). — **Notice biographique sur M. l'abbé Brunet,** chanoine honoraire, curé-doyen de Mansle (1844-1912). — In-8 de 264 p., 15 f. — La Bonne Presse, 7, rue des Halles centrales, à Angoulême.

M. l'abbé Gouguet a sans doute vécu dans l'intimité du chanoine Brunet, dont il écrit la biographie. Nous avons ici, en effet, par le menu détail, tous les incidents qui marquent les étapes de la carrière ecclésiastique d'un digne prêtre, d'abord vicaire, puis desservant dans deux paroisses, et enfin doyen et chanoine.

C'est, dans les grandes lignes, le *curriculum vitæ* d'un grand nombre de nos confrères. En lisant la biographie de M. Brunet, ils retrouveront sans doute un peu de leurs difficultés et de leurs travaux. Le clergé charentais tout spécialement s'intéressera à cette lecture, car l'auteur a su habilement grouper autour de son héros un grand nombre de figures sacerdotales du diocèse d'Angoulême. C'est aussi, en raccourci, l'histoire du diocèse depuis les épiscopats de NN. SS. Cousseau et Sébaux jusqu'à celui de Mgr Arlet.

L'Eglise catholique au Canada. *Précis historique et statistiques,* par le T. R. Père Alexis, Capucin. — 4e édition. In 8 de 128 p. — Montréal (Canada), Librairie Franciscaine, 1910, Avenue Mont-Royal Est.

Après un coup d'œil sur le passé, l'auteur établit les statistiques religieuses actuelles des diocèses canadiens, par provinces ecclésiastiques. Il s'agit principalement du nombre de catholiques, du clergé séculier ou régulier, souvent aussi des œuvres.

Quiconque s'intéresse au développement du catholicisme dans le Dominion du Canada devra, pour être au courant, se procurer la brochure du P. Alexis.

PRACA

POÊLE À CIRCULATION ET PULSION D'AIR CHAUD.

Spécialement étudié pour le chauffage rationnel et économique des Églises et de tous autres grands locaux.

souffle littéralement des calories

PLUSIEURS MILLIERS DE "PRACA" SONT EN SERVICE.

Catalogue et références franco sur demande et sans aucun engagement.

ETABLISSEMENTS G. POGGIO-NOVO.
3 BIS. BOULEVARD SALY
VALENCIENNES.

Remise spéciale à MM. les Ecclésiastiques se recommandant de l'*Ami du Clergé*
FACILITÉS DE PAIEMENT SUR DEMANDE.

STATUES - CHEMINS DE CROIX - AMEUBLEMENT - CALVAIRES

EN TERRE CUITE, PLATRE DURCI, CARTON, FONTE DE FER, BOIS, PIERRE

Les plus vastes Ateliers d'Art religieux du monde.

L'UNION ARTISTIQUE, A VAUCOULEURS (MEUSE).

A. PIERSON, Dir'

Catalogues adressés sur demande.

Fonts-Baptismaux N° 9, style XIII° siècle, en terre cuite ; cuve en plomb, divisée en plusieurs compartiments ; couvercle en bois de chêne surmonté du Groupe Baptême de N.-S., en terre cuite, de 0m 65 de hauteur ; le tout peint ton de pierre.

Hauteur totale : 1m 88 ;
Largeur . . . 0m 80 ;
Profondeur. . 0m 78 ;

Prix : 1050 fr.
Emballage : 125 fr.
Port dû.

Fondée en 1830

Registre du Commerce Seine n° 43.793

LA NATIONALE

Entreprise privée régie par la Loi du 17 mars 1905.
Anciennement Compagnie Royale d'Assurances sur la Vie.

Siège Social
2, rue Pillet-Will, 2
PARIS

RENTES VIAGÈRES IMMÉDIATES OU DIFFÉRÉES aux conditions les plus avantageuses.

Pour les personnes parvenues à l'âge de la retraite, la RENTE VIAGÈRE est le remède le plus efficace à la cherté de la vie et constitue le plus sûr des placements.

Renseignements confidentiels et prospectus gratuits au Siège Social, à Paris, ou chez les Agents Généraux en province.

COMBINÉS BARRAL

Pour la conservation parfaite des œufs pendant 1 an.

Prix : 11 fr. pour 500 œufs

Notice gratis sur demande

M. RIVIER, 8, Villa d'Alésia, PARIS 14e.

VITRAUX D'ART RELIGIEUX

J. BENOIT, Maître Peintre Verrier
37, rue Hermite, NANCY

Déplacement et devis gratuits sur simple demande.
Nombreuses Eglises en FRANCE et à l'ETRANGER.
Agréé p' les Monuments historiques. *Belles références*.

FÉDÉRATION NATIONALE CATHOLIQUE
31, boulevard de La Tour-Maubourg, PARIS-VII°. C. C. P. 710-61.

A. G. MICHEL

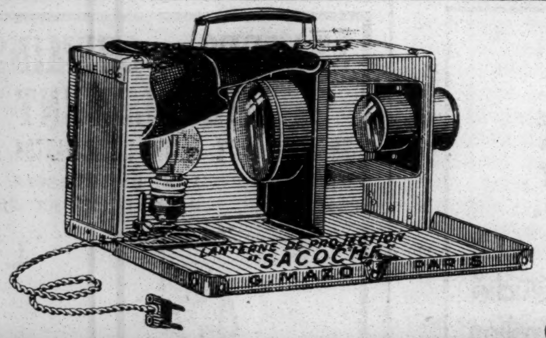
LA FRANCE SOUS L'ÉTREINTE MAÇONNIQUE

Ce livre apporte des preuves qui ne manquaient pas, mais qui, désormais, surabondent. Si le Français Moyen, s'imaginant encore qu'il est son maître, n'aperçoit pas le réseau de fils et de ficelles qui tentent de le manœuvrer, c'est qu'il est atteint d'une myopie incurable.
(*Etudes*, 5 septembre 1934).

... C'est une Somme anti-maçonnique que tout prêtre et tout catholique conscient du péril de l'heure voudra avoir sous la main et faire pénétrer partout.
(*Revue des Lectures*, 15 septembre 1934).

Un volume in-8 coquille de 384 pages. — Prix : l'unité : 10 fr.; franco : 10 fr. 85

LA MAISON
MAZO
33, Boul^d St-Martin,
PARIS (3^e)
vous
offre



une lanterne
de projection
complète, commode et puissante
pour **215** francs
rendue franco.
(résultats formellement garantis).

VITRAUX E. BRIÈRE
92 RUE DU P^T WILSON LEVALLOIS (SEINE)

VINS DE MESSE

La première œuvre fondée à GAILLAC en 1907, par M. Elie Bertrand, avec l'autorisation de Monseigneur l'Archevêque d'Albi.

Contrôlée par M. le Chanoine Goffre, archiprêtre de Gaillac, et M. le Chanoine Prat, directeur de l'Ecole de Sarlat (Dordogne).

Vins strictement conformes aux règles canoniques, avec certificat de pureté.

S'adresser à MM. Elie et Pierre BERTRAND, père et fils, prop.-viticulteurs, 10, r. Ancien-Collège, Gaillac (Tarn).

Prêtres, Lecteurs de l'*Ami du Clergé*, souvenez-vous que

l'Œuvre des Orphelins apprentis d'Auteuil

construit depuis 7 ans des appareils de T. S. F. connus sous la Marque C. A R. A. C.

Quelque soit votre budget, consultez-nous :

C. A. R. A. C. 40, rue La Fontaine, PARIS 16^e.
Fournisseur du Cardinal Verdier,
du Ministère de l'Air, etc.
Hors concours, membre du Jury

J. MIGNARD, 38, rue St-Sulpice, PARIS (6^e), réalise dans ses ateliers

LES PLUS BEAUX CHEMINS DE CROIX SUR ÉMAIL GRAND FEU,

d'après les Maîtres : Fra Angelico, Van der Weyden, Overbeck.
Exécution d'Art à des prix inconnus (depuis **1285** fr. les 14 Stations).
Devis gratuits. — Station envoyée en communication.

TABLEAUX PEINTS A L'HUILE

sur toile, bois, cuivre, émail, pour décoration d'Eglises, Salons, Parloirs, etc.
Fidèles copies des Maîtres, Compositions nouvelles, Portraits.
Tous sujets désirés, en toutes dimensions.

Aperçu des prix			
	Avec cadre bois doré sculpté	0,38×0,32	109 fr.
	« « «	0,65×0,45	207 fr.
	Peinture seule sur châssis	1 m. × 0,80	575 fr.
	« « «	1 m. × 1,50	1604 fr.

Tarif complet et Notice envoyés sur demande

Pour Missels, Bréviaires, Livres de piété, d'Etudes, de Spiritualité (de tous les éditeurs catholiques), Objets de piété, Editions d'images, demander catalogue.

VITRAUX
MAISON BESSAC – GRENOBLE, FRANCE

Nous rappelons à nos estimés lecteurs l'annonce parue dans l'*Ami du Clergé*, le 6 décembre dernier, page de couverture, concernant la M^on Picard Cadet, de Genève (Suisse), pour ses Montres absolument incassables. Brevet fédéral. Catalogue franco sur demande.

HARMONIUMS ET PIANOS LABROUSSE

33, rue de Rivoli — 41 ^bis, B^d des Batignolles, PARIS.

NEUF ET OCCASION EN TOUTES MARQUES

T. S. F.
PHONOS
DISQUES
LUTHERIE
MUSIQUE

ACHAT
ÉCHANGE
RÉPARATION
LOCATION
— CRÉDIT —

Ami du Clergé du 24 janvier 1935

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Retraite pascale. — III. Une des causes du péché : la mauvaise volonté, 49. — IV. Une des causes du péché : nos passions, 52.
Carême sur le IV° commandement de Dieu. — IV. L'assistance filiale, 56.
Pour la fête de Notre-Dame de Lourdes. — L'espérance, 59.
Explication du Catéchisme. — *41° Leçon :* L'Oraison dominicale et la Salutation angélique, 62.

RETRAITE PASCALE

III

UNE DES CAUSES DU PÉCHÉ : LA MAUVAISE VOLONTÉ

Mes frères,

Je vous ai montré que la première cause, et même la cause la plus ordinaire et la plus répandue de nos péchés, c'est l'ignorance.

D'abord l'ignorance spéculative, qui, en nous laissant vis-à-vis des vérités de notre foi, sinon hésitants et troublés, du moins insuffisamment convaincus, empêche qu'elles ne deviennent, pour notre vie, des principes directeurs indiscutables, auxquels nous ne songions même pas à nous soustraire un moment. Et surtout l'ignorance pratique, ou, si vous aimez mieux, la méconnaissance des maximes de la vie chrétienne que N.-S. Jésus-Christ nous a laissées dans l'Evangile.

Cette ignorance est l'occasion ou la cause d'un très grand nombre de nos défaillances et de nos chutes. Il y a un mode de vie chrétienne; Notre-Seigneur nous en a livré la méthode et nous ne voulons pas suivre ses leçons. Et quand il nous a dit que pour arriver au paradis, pour réaliser nos destinées éternelles, le moyen nécessaire était la pratique de la pénitence et de l'humilité, nous prétendons faire notre salut sans introduire la mortification dans notre vie et sans avoir de nous-mêmes les sentiments qu'il conviendrait.

J'aborde aujourd'hui une seconde cause, que j'appellerai d'un mot général : la mauvaise volonté. Nous ne péchons pas seulement par l'esprit, mais par le cœur. Nos défaillances ne tiennent point uniquement à ce que notre raison n'est pas suffisamment imbue et pénétrée des maximes chrétiennes; elles viennent encore de ce que notre cœur ne sait pas, au service de Dieu, se montrer docile et vaillant.

Et comme j'ai fait pour l'ignorance, je voudrais vous montrer, dans cet entretien, les diverses manifestations que peut prendre, en chacun de nous, la mauvaise volonté. Je les appellerai successivement : 1° la malice; 2° la faiblesse; 3° les habitudes défectueuses. Telle sera la division de mon sujet.

I. — *La malice*

Notre mauvaise volonté, m. f., est cause de beaucoup de nos défaillances et de nos péchés. Elle peut arriver, du coup, à cette première, plus explicite et extrême manifestation que la théologie appelle la malice. En quoi consiste, pour une volonté et une conscience humaines, cette disposition de malice ?

Elle consiste, répond S. Thomas d'Aquin, en cette perversion de la volonté humaine qui, au lieu de tendre au souverain bien, c'est-à-dire vers Dieu, se détourne de Lui d'une façon absolument délibérée et réfléchie, et n'y pense plus que pour le combattre et pour l'insulter.

Il y a là un tel renversement de l'homme, il y a, dans cette malice, une telle corruption de la nature, qu'on est tenté, au premier abord, de n'y voir qu'une définition théorique, mais point du tout un état réel en certaines vies humaines.

Est-il possible, en effet, que l'homme perde si complètement conscience de ce qu'il est, oublie si radicalement son devoir que, d'une façon délibérée et volontaire, non seulement il se refuse à servir Dieu, mais encore il lui déclare ouvertement la guerre et se fasse son adversaire et son ennemi ? On comprend un tel excès d'orgueil dans les anges maudits, par exemple. Et même, dire qu'on le comprend, c'est une exagération, car, si riches qu'ils fussent de nature, si puissants qu'ils se sentissent d'intelligence et d'amour, les anges, avant leur chute, se savaient clairement aussi des créatures et des fils de Dieu ; et dans le cri orgueilleux que Lucifer a poussé en tombant du ciel : « *Non serviam.* Je ne servirai pas, » l'humanité se demande ce qui doit l'étonner davantage, de la grandeur de la révolte ou de la grandeur de la folie.

Et malgré tout, pourtant, cet état de révolte ouverte et de guerre déclarée contre Dieu existe en certaines consciences humaines. Il y a, — je les appellerai encore une fois par leur nom, — il y a des sectaires, véritables disciples de Satan, dont le mot d'ordre est, aujourd'hui comme hier : « Ecrasons l'infâme et guerre à Dieu ! » Je ne dis pas qu'ils soient très nombreux ; mais, comme il y a en ce monde une Eglise de fidèles qui adore Jésus-Christ, il y a une église maudite qui partage la révolte de Satan et qui, sous son étendard, s'acharne à combattre Dieu.

Et d'ailleurs, si, à l'état d'habitude, cette malice de la volonté n'existe, grâce à Dieu, que dans quelques sectaires exceptionnels, avons-nous si complètement oublié notre vie que nous ne puissions pas nous-mêmes en surprendre quelques traces, même dans notre expérience personnelle ? N'avons-nous pas, m. f., un jour ou l'autre, été nous aussi, pour une heure ou pour une seconde, des sectaires ?

Voyons, j'en appelle à vous qui avez souffert.

Est-ce que la souffrance vous a toujours rapprochés de Dieu ? Est-ce que vous seriez tous de mon avis, si je vous disais que la prière monte spontanément aux lèvres de l'homme pendant les heures sombres et désolantes ? Est-ce que plusieurs d'entre vous ne feraient pas intérieurement à mes paroles une objection ? « Vous vous trompez, direz-vous ; moi, quand j'ai souffert, quand j'ai pleuré, quand j'ai été frappé par Dieu, quand j'ai perdu ou mes enfants, ou mes parents, ou mes amis, ma première attitude et le premier instinct de ma volonté ont été de se cabrer contre Dieu, d'entrer en révolte et de lui dire : Maintenant, c'est fini ! »

Et ces révoltes, n'ont-elles pas, en quelques âmes, dépassé la première impulsion instinctive ? Ne se sont-elles pas définitivement établies dans la volonté, et ne voyons-nous pas, pour ainsi dire, chaque jour, des âmes éprouvées qui, à cause de leurs deuils, en arrivent, sinon à détester Dieu, du moins à lui dire comme l'ange déchu : « *Non serviam !* Je ne vous servirai pas ! Si vous m'aviez laissée heureuse, si vous m'aviez bénie, j'eusse été fidèle ; vous ne voulez pas de moi, puisque vous m'envoyez des épreuves que je déclare au-dessus de mes forces ! Eh bien ! moi, maintenant, je ne veux plus de vous ! »

Et même, hélas ! faut-il en appeler aux dernières épreuves crucifiantes et trop fortes pour sentir, en quelques volontés humaines, du moins à l'état transitoire, cette révolte déclarée contre Dieu et ce péché de malice ?

Oh ! m. f., c'est beaucoup plus simple que cela ! Il ne faut pas toujours une très grande épreuve pour qu'une âme dise à Dieu : « Je ne veux plus vous servir et vous allez me laisser tranquille ! » Il suffit parfois d'un caprice ; il suffit parfois d'une lassitude provoquée par la monotonie et la répétition du même devoir ; il suffit parfois d'un petit froissement d'amour-propre ; il suffit parfois d'une petite contrariété éprouvée de la part d'un ministre de Dieu, pour que les âmes légères et vaines disent trop facilement : « Puisqu'il en est ainsi, puisque c'est si fatigant, si ennuyeux, puisqu'on est si peu récompensé, puisque c'est si difficile, puisqu'il faut tant de démarches, je n'en veux pas ! »

Et de fait, deux mois, six mois, un an, deux ans se passent quelquefois loin de Dieu, parce qu'un confesseur s'est mis en retard de quelques minutes, parce qu'on a trouvé une église fermée, parce que, quand on comptait recevoir des paroles de consolation, il a plu à la Providence de Dieu de faire seulement tomber sur notre cœur une exhortation virile à la patience ou au courage.

Malice misérable, qui tient à des causes misérables ; malice réelle, cependant, et que plusieurs consciences, peut-être, pourront retrouver en elles, en cherchant un peu. Telle est la première manifestation de la mauvaise volonté : d'une façon explicite, délibérée, et je ne dis pas, pour nous, habituelle, mais au moins transitoire, nous prenons le parti de ne plus servir Dieu et conséquemment de l'offenser.

II. — *La faiblesse*

Notre mauvaise volonté se traduit aussi, m. f., par une seconde manifestation beaucoup plus fréquente, et celle-là universelle : elle se traduit par la faiblesse.

La vie chrétienne n'est pas facile, le service de Dieu n'est pas commode, le paradis n'est pas en ce monde ! L'Evangile a beau dire : « Mon joug et mon fardeau sont légers. » C'est une parole qui ne se vérifie que pour les âmes vaillantes. Aux âmes ordinaires et aux cœurs médiocres que nous sommes tous instinctivement, le joug du Maître est dur et son fardeau est écrasant. C'est un premier principe qu'il faut bien admettre ; autrement, Notre-Seigneur n'aurait pas prononcé cette autre phrase : « Que celui qui veut venir après moi prenne sa croix et me suive ! » A moins de jouer sur les mots, une croix, c'est toujours un fardeau, n'est-ce pas ? Et quand on est faible comme nous, une croix, si petite qu'elle soit, c'est toujours un fardeau très lourd. Le principe, par conséquent, dont il faut partir, c'est que, pour mener la vie chrétienne sérieusement, il est une condition essentielle : être fort et généreux.

S. Paul, dans les premiers temps du christianisme, ne craignait pas de le prêcher. Vous ne trouverez pas, dans les lettres des Apôtres, des phrases conçues sous cette forme : « Oh ! si vous saviez comme vous serez heureux quand vous serez chrétiens ! Si vous saviez comme cela est facile et doux ! Vous serez encore plus heureux que vous ne l'êtes ! » Vous trouverez au contraire : « Celui que nous adorons est mort crucifié ; pour le servir, il faut se crucifier. Si vous voulez le servir, venez à nous ; si vous voulez continuer à vivre dans les délices, l'Evangile n'est pas fait pour vous ! »

Il faut être fort pour faire un chrétien fidèle, et c'est ici l'apparente opposition qui existe entre la nature humaine et l'Evangile. La nature humaine est très faible ; notre volonté, qui doit embrasser la foi du Christ, est originairement et par notre fait faible et lâche à faire pitié.

Elle l'est originairement. C'est un dogme de l'Eglise catholique que nous naissons, m. f., avec le péché originel et que ce péché, en nous séparant de Dieu, a pour première floraison maudite l'affaiblissement de cette faculté humaine qui s'appelle la volonté. Nous naissons avec une volonté boiteuse, et c'est à une telle volonté que l'Evangile montre le chemin du Calvaire à monter. Aussi faudra-t-il dans ce but la grâce de Dieu ; aussi n'y a-t-il pas proportion entre le programme chrétien et la nature ; il y a même un abîme entre les deux. Et cette volonté originairement très faible, depuis qu'elle est entre nos mains, qu'en avons-nous fait ? Nous l'avons encore affaiblie ! Pourquoi ? Parce que nous ne lui avons jamais donné d'exercice !

Vous avez entendu, bien des fois, dire autour de vous que nous vivons à une époque où il n'y a plus de caractères ; loin de moi la pensée de m'in-

surger contre cette parole, je suis tout à fait de cet avis ! S'il y a encore des caractères, ce ne sont guère que des mauvais caractères. J'irai cependant plus loin et je dirai : « Nous vivons dans un temps où il n'y a plus de volontés. » Et la raison en est simple, je vous l'indiquais tout à l'heure : c'est que jamais ou presque jamais, depuis notre naissance, nous n'avons exercé notre volonté.

Quand on veut avoir du muscle, on l'exerce, n'est-ce pas ? On fait de l'athlétisme. Et Dieu sait qu'aujourd'hui ce n'est plus seulement une mode, mais véritablement une manie. Je veux donc bien encore admettre que les générations futures auront du muscle, et je n'ai rien à y objecter ; je voudrais seulement qu'elles eussent aussi un peu de muscle moral, c'est-à-dire un peu de volonté. Et je voudrais que, comme on fait différents sports, on fasse un peu de sport d'âme, des exercices de vouloir, un entraînement du cœur, de la conscience et de la volonté.

Mais que nous sommes loin de suivre un pareil programme ! A nos enfants qu'apprenons-nous ? A suivre tous leurs caprices : « Qu'est-ce que tu veux, ma chérie ?... Une poupée ?... Tiens, la voilà !... Tu n'en veux plus ?... Veux-tu autre chose ?... Dis ce que tu veux. »

Quant à prévenir un enfant qu'on va lui apprendre à vouloir, quant à lui dire des phrases comme celle-ci : « Réfléchis bien, quand tu auras déterminé ton désir, ce sera bien arrêté, il ne faudra plus changer ! » les mères n'y songent pas, et puis ce serait trop ennuyeux, il pleurerait, ce pauvre petit ! Nous faisons pour les enfants comme ce bon paysan qui disait : « Mon Père, je n'ai jamais de tentations, parce que, quand j'en ai, j'y cède tout de suite, et c'est fini ! »

Vos enfants, vous les traitez de la sorte, et vous vous étonnez qu'ils deviennent de plus en plus insupportables. Il est vrai que vous n'avez peut-être pas le droit de les entraîner à vouloir, parce que, vous-mêmes, vous ne voulez pas !

Que de fois, m. f., ai-je rencontré des âmes à qui il était à peu près impossible de demander un effort continuel, d'imposer un programme, un règlement de vie, si minime soit-il ! On se heurtait à une impuissance dont elles étaient les premières à gémir.

Pour acquérir cette volonté, commencez par des détails ; entraînez-vous comme on entraîne nos soldats. On ne commence pas par leur donner tout le fourniment. On leur demande seulement l'effort de marcher au pas. On leur donne ensuite à porter le sac vide, puis le sac plein ; alors, bien entraînés, ils peuvent faire les grandes manœuvres sans trop de fatigue, alors qu'elles les auraient épuisés, anéantis, si on les avait obligés à les faire dès le premier jour.

Entraînez-vous donc à vouloir ; alors peut-être arriverez-vous à guérir cette mauvaise volonté qui résulte, non seulement de votre faiblesse originelle, mais encore de votre faiblesse acquise et entretenue.

III. — *Les habitudes défectueuses*

Reste la dernière manifestation de la mauvaise volonté, cause d'un très grand nombre de nos défaillances et de nos péchés : ce sont les habitudes défectueuses. Comme si notre volonté n'était pas assez malade par elle-même, comme si le péché originel ne nous avait pas suffisamment inclinés à ce qui est périssable, il semble que nous nous évertuons à créer en nous, par les habitudes, une seconde nature encore plus mauvaise que la première.

Et parce que je ne veux pas aborder en cet entretien les habitudes défectueuses au point de vue des passions, me réservant d'y revenir bientôt, nous parlerons seulement des mauvaises habitudes qui n'ont d'empire sur nous que par le fait d'être des habitudes.

Ainsi combien d'hommes ne vont pas à la messe sans savoir pourquoi ! Combien d'hommes ne font pas leurs Pâques parce que, disent-ils, ils n'en ont pas l'habitude ! Combien de femmes, même chrétiennes, négligent leurs prières, parce qu'elles n'en ont pas l'habitude ! Combien se laissent aller à des attitudes d'extrême légèreté et d'inconséquence parce qu'elles en ont l'habitude !

Quand on leur dit : « Mais enfin est-ce que cela vous coûterait beaucoup d'aller à la messe le dimanche, à n'importe quelle messe ? La messe paroissiale serait la meilleure, mais enfin, si vous ne pouvez pas, allez à une messe, à la messe de six heures ou à la messe d'onze heures. Est-ce que cela vous serait impossible ? — A la messe de six heures oui ! Mais à la messe d'onze heures, pas le moins du monde ! — Alors pourquoi n'y allez-vous pas ? — Parce que je n'en ai pas l'habitude, tout simplement ! »

Et le maigre du vendredi ! Dieu sait, m. f., combien l'Eglise se montre large dans ses dispenses, n'est-il pas vrai ? Dieu sait qu'il suffit, avec une raison plausible, de demander à Monsieur le curé ou à son confesseur la dispense des jours d'abstinence et de jeûne, pour l'obtenir immédiatement. La plupart des ministres de Dieu n'ont qu'un désir : celui de vous trouver une raison légitime

Et d'ailleurs, pour le dire en passant, je crois qu'il y a, dans beaucoup de vies chrétiennes, une exagération à ce sujet, car le maigre ne tue pas, m. f. ; consultez ici, non pas l'Eglise, mais les médecins. Beaucoup vous diront qu'on peut faire maigre sans nuire le moins du monde à sa santé, mais au contraire en lui rendant service, un ou deux jours par semaine.

Mais enfin, puisqu'il suffit d'en demander la dispense, pourquoi mangez-vous des aliments gras, sans vous être mis en règle avec l'Eglise ? Pourquoi ? Parce que ce n'est pas l'habitude !

Je m'attache, d'une façon voulue, à des habitudes extérieures, dont la correction ne coûterait aucun effort de volonté, aucune espèce de sacrifice réel, dans lesquelles nous nous complaisons, bien

qu'elles demeurent, puisqu'elles n'ont pas été rétractées, des habitudes réelles !

* *

Nous terminions notre dernier entretien en disant à Dieu : « Mon Dieu, c'est parce que je n'ai pas suffisamment connu votre loi spéculative et vos maximes pratiques, c'est parce que je ne m'en suis pas pénétré suffisamment qu'il m'est arrivé très fréquemment de tomber dans le chemin de la vie chrétienne; mon Dieu, guérissez-moi de mon ignorance ! »

De même, disons-lui très simplement : « Mon Dieu, il y a eu encore des circonstances dans lesquelles j'ai péché, non pas par manque de lumière, mais par manque de courage. Mon Dieu, je suis faible, et lors même que je ne suis pas entraîné par les passions, il m'arrive de ne pas vous obéir, parce que je veux tout simplement suivre mon caprice, mon humeur, mes habitudes de mollesse et ne rien changer à un petit programme confortable que je me suis tracé et auquel j'obéis avec amour. Mon Dieu, pendant cette retraite, faites-moi bien comprendre que, pour être votre disciple, il faut avoir le cœur d'un soldat. Faites-moi bien comprendre que j'ai besoin de développer ma volonté, et quand dans ma vie il se trouvera des occasions de faire quelques sacrifices ou de fournir quelques efforts, au lieu de m'en attrister, je m'en réjouirai intérieurement, en y voyant l'action de votre main paternelle, qui essaie de façonner mon cœur et de le rendre moins indigne de vous, plus généreux, plus vaillant et plus fort. » Ainsi soit-il.

IV

UNE DES CAUSES DU PÉCHÉ : NOS PASSIONS

Mes frères,

Nous avons déjà passé en revue deux des principales causes de nos défaillances et de nos péchés. C'est d'abord, disions-nous, l'ignorance, ou tout au moins la méconnaissance pratique des maximes évangéliques sur lesquelles se doit établir toute perfection qui veut devenir sérieuse et progressive ; et c'est, en second lieu, cette misérable faiblesse de notre volonté qui se traduit, tantôt par la malice véritable, tantôt par une impuissance à vouloir même ce qui, à certains moments, représente nos plus chers désirs, tantôt par des habitudes défectueuses, que nous n'avons pas le courage de secouer et qui nous asservissent, tandis que nous nous y laissons doucement aller.

L'ignorance et la faiblesse, cependant, ne seraient peut-être pas, dans notre vie, des causes de péchés très redoutables, si elles ne rencontraient en nous un foyer permanent de révolte, que la raison et la volonté auraient pour mission de restreindre, mais que l'ignorance et la faiblesse laissent au contraire s'épanouir et jeter toutes ses flammes. Ce foyer de révolte, c'est, m. f., le foyer de nos passions. Il faut bien que, pendant une retraite, nous les regardions en face, ces passions ; les passer sous silence serait manquer de sincérité vis-à-vis de nous-mêmes et vis-à-vis de Dieu.

Nos passions, c'est-à-dire tous les ébranlements mauvais de notre sensibilité corrompue, je n'ai pas besoin de les définir, au moins de les définir davantage : il suffit de les nommer pour qu'elles évoquent, dans vos consciences, le souvenir des occasions les plus nombreuses de nos chutes, l'image de véritables dangers contre lesquels il faut, en vie chrétienne, nous tenir en garde à tout instant. Si nous n'avions pas des passions, je crois que, presque tous, nous serions des saints ; mais nous sommes loin de cet idéal !

Pendant cet entretien de retraite, je voudrais : 1° définir les différentes espèces de passions ; 2° vous montrer quelle est leur façon de procéder pour nous entraîner à la défaillance et au péché ; et enfin 3° examiner avec vous quels rapports ces passions ont vis-à-vis de notre responsabilité morale, ou, en d'autres termes, dans quelle mesure nos passions nous peuvent excuser ou, au contraire, dans quelle mesure elles aggravent nos fautes et compromettent plus radicalement l'œuvre unique et nécessaire de notre salut. Telles sont les trois pensées que nous allons méditer ensemble.

I. — *Les différentes espèces de passions*

Quelles sont donc les différentes espèces de passions ? Vous pensez bien qu'elles sont trop nombreuses pour que je les énumère toutes en détail ; je m'en tiendrai seulement aux genres, ou, si vous aimez mieux, aux familles principales de ces passions.

Pour les énumérer, il n'est pas besoin de recourir à je ne sais quelle psychologie contemporaine, plus ou moins compliquée ; il suffit de nous rappeler un vieux texte d'une lettre de l'Apôtre S. Jacques, que vous connaissez aussi bien que moi, et qui n'a pas bougé depuis vingt siècles, puisqu'il a, du coup, atteint la racine même de nos misères et de nos désordres. « L'homme, dit l'Apôtre, est tenté de s'éloigner de Dieu et de déchoir par une triple concupiscence que j'appellerai la concupiscence de la chair, la concupiscence des yeux et l'orgueil de la vie. »

La formule, je vous le concède, est un peu mystérieuse. Cela vaut mieux, m. f., pour une formule qui doit s'adresser au monde entier, pour une formule que même les petits enfants sont exposés à lire, pour une formule qui doit éveiller l'attention et la crainte des âmes innocentes, sans toutefois leur rien apprendre de mal ni leur rien dévoiler de ce qui, peut-être, restera éternellement obscur et inconnu pour elles. Je me tiendrai pour ma part, à dessein, dans ce vague et ce je ne sais quoi de mystérieux de la formule de l'Apôtre. Je ne crois pas que dans des églises, et devant des auditoires comme ceux-ci, il faille inconsidérément appeler toute chose par son nom. Je crois au contraire qu'il suffit de faire deviner, aux âmes à l'expérience plus ou moins triste et com-

plète, ce que l'on veut dire, sans étonner pourtant aucune conscience.

La première des concupiscences et des passions qui sont pour nous une occasion de chutes, dans la vie chrétienne, c'est donc, dit S. Jacques, la concupiscence de la chair! Qu'elle s'épanouisse en purs phénomènes internes de pensées, d'imaginations, de rêveries ou de désordres; que cette concupiscence de la chair aille jusqu'aux actes extérieurs, nous livre vraiment à l'esprit mauvais et attire sur nous la malédiction de l'Apôtre quand il disait : « Anathème à ceux qui souillent et qui profanent la vie que Dieu leur a donnée! » peu importe; depuis les plus secrètes pensées jusqu'aux actes les plus manifestes et rompant le plus violemment en visière avec toutes les convenances et avec toutes les lois, c'est toujours la concupiscence de la chair qui agit, fermente, bouillonne et travaille en nous.

Et il faut, n'est-ce pas? bien peu d'expérience de la vie, pour ne pas savoir que cette première passion, d'abord est universelle, que pas une âme n'y échappe complètement, et, en second lieu, que cette première passion est extrêmement tenace et que pas une âme ne peut se flatter d'en être pour toujours et à jamais délivrée. Et il ne faut pas non plus une grande expérience de la vie pour savoir que cette première passion est celle qui, dans les âmes, fait les ravages les plus profonds et les plus nombreux.

Si, parmi les commandements du Décalogue, expression de la volonté divine en même temps que de la plus haute raison de l'homme, on pouvait, en faisant son examen de conscience, en passer un, sans s'examiner à son sujet, n'est-ce pas que nos confessions seraient extrêmement plus faciles et que nous développerions, devant le regard de Dieu, des vies plus calmes et des consciences qui, moins souvent, auraient à rougir?

Retenons donc cette première affirmation : qui que nous soyons, nous avons et nous aurons toujours à lutter contre un foyer mauvais, qui essaie de s'épanouir, de s'étendre, d'embraser notre vie et notre âme. Ne maudissons pas cette condition; elle tient à notre misère et peut nous garder dans l'humilité. Mais ne soyons jamais en sécurité sur ce point et disons-nous bien que, à propos de cette passion plus encore que de toute autre, la grande maxime est celle-ci : la défiance vis-à-vis de soi-même et des autres est mère de la sûreté.

Après la concupiscence de la chair, la seconde passion humaine est, dit S. Jacques, la concupiscence des yeux! Et, sur ce terme un peu mystérieux, les commentaires varient. La concupiscence des yeux, cela veut dire l'amour de tout ce qui brille, la curiosité et l'avarice, la curiosité qui veut tout voir, tout connaître, tout palper, et la cupidité qui, parmi les choses qui brillent, a distingué surtout l'argent et ce que cet argent procure, à savoir tout ce qui brille en ce monde : parure, toilette, élégance, luxe, grande vie! C'est la seconde passion humaine.

Le dirai-je, m. f.? C'est la grande passion contemporaine. La première, la concupiscence de la chair, est la même, ou peu s'en faut, dans tous les siècles; mais la concupiscence des yeux, c'est-à-dire l'amour, la recherche, le désir, la volonté d'obtenir et de posséder tout ce qui brille, et d'abord l'argent, c'est la passion moderne, la passion répandue partout aujourd'hui jusque dans les plus petits villages, jusque dans les âmes les plus obscures et, par leur condition, les plus modestes, jusque dans les vies qui autrefois se seraient contentées de leur obscurité. On a tellement prêché le bonheur universel et l'universelle égalité, que tout le monde y a cru, et on a alimenté, au fond de toutes les consciences, l'ardeur de posséder, l'ardeur de voir, l'ardeur de connaître, qui s'appelle d'un mot : la cupidité.

A quoi, d'ailleurs, cette passion de ce qui brille peut conduire les consciences, nous en avons eu, sous les yeux, de trop nombreux et de trop illustres exemples pour que j'y insiste. Si nous sommes une époque qui ne brille pas positivement par son honnêteté, c'est que nous sommes une époque où la soif de l'argent est générale; et si l'on prodigue tant aujourd'hui l'épithète de « vendu », m. f., c'est que nous savons tous très bien qu'il y a des hommes à acheter!

Troisième concupiscence : c'est, dit S. Jacques, l'orgueil de la vie! Qu'est-ce que l'orgueil de la vie? C'est la volonté de dominer, c'est l'ambition!

Et peut-être allez-vous m'arrêter en me disant : « Cette fois, vous allez faire grâce à notre siècle; vous n'allez pas dire que l'orgueil de la vie est devenu plus commun aujourd'hui qu'autrefois; vous n'allez pas, j'espère, accuser les générations contemporaines d'avoir de l'ambition? »

Oh! soyez tranquilles, m. f., non, je n'accuserai pas les générations contemporaines d'avoir de l'ambition. Je ne les accuserai pas d'avoir l'ambition d'être glorieuses, d'être nobles, d'être les égales, sinon les supérieures de leurs aînées! Non, je crois qu'en effet nos générations contemporaines ressemblent un peu à ces aigles que l'on a pris tout jeunes et à qui on a coupé les ailes, pour les garder toujours en sa possession et être sûr qu'ils ne gagneront pas les sommets. Je crois, — et j'en gémis pour ma part, — je crois que, d'une façon générale, les générations contemporaines ne rêvent plus rien de très élevé. Les vieux accents de clairons sont tombés, et dans l'air rien ne vibre plus, pas même les couleurs du drapeau.

Pourtant nous avons autant d'ambition que nos aînés, et même plus. Seulement notre ambition se fait médiocre; nous avons l'ambition des petites choses, des petites situations ou plutôt des grandes situations où on ne fera que de petites choses ou même on ne fera rien du tout.

Demandez à vos jeunes gens, demandez à vous-mêmes, pères et mères de famille, ce que vous rêvez pour vos fils. Vous rêvez une belle situation! Et qu'appelez-vous une belle situation?

Mais je viens de le définir : une situation bien rétribuée pour peu de travail ; très honorifique pour peu de peine ; garantissant l'avenir sans que le présent soit pénible. Une belle situation, c'est-à-dire une situation qui permettra à l'âme de vos enfants, non pas de grandir avec l'effort, mais de s'abaisser dans la mollesse et le repos !

Concupiscence de la chair, concupiscence des yeux, orgueil de la vie, ce sont les trois grandes passions ! Elles ont des filles, mais, comme vous connaissez, j'en suis sûr, leur famille, vous me dispenserez de vous les présenter.

II. — *Comment nos passions nous mènent au péché*

Et ces trois grandes classes de passions, comment s'y prennent-elles pour nous faire pécher ?

Pour nous faire tomber dans le péché les passions, dit S. Thomas d'Aquin, ont une double méthode.

La première consiste à nous séduire, à nous illusionner, à nous faire croire qu'ici est le bien, la joie, le rêve, tandis que là est, en réalité, le mal, la tristesse, l'angoisse, la mort. La première méthode des passions pour nous faire tomber, c'est de mentir !

Pour bien comprendre, rappelons-nous le mystérieux mécanisme de nos pensées. Pour penser, m. f., nous avons besoin d'images ; et pour avoir des images, nous avons besoin de regarder le monde et de l'entendre, d'être servis par nos yeux et par nos oreilles. Ce qui ne veut pas dire que la pensée ne soit absolument qu'une sensation ; ce qui veut dire seulement : la pensée a pour base, pour point de départ, physiologiquement nécessaire, une sensation ! Le travail et la méthode des passions sont de corrompre ce point de départ, pour nous en faire tirer des conclusions fausses. La méthode des passions, c'est de troubler les images pour que, devant une vision vaine, notre raison et notre conscience acceptent des conclusions qu'elles n'eussent jamais tolérées devant la vision claire des réalités. En d'autres termes, et si vous voulez une comparaison : la première méthode des passions pour nous faire tomber, c'est de développer perpétuellement devant nous un mirage.

Vous connaissez ce phénomène, sans l'avoir vu peut-être complètement ; vous avez assisté, du moins, aux féeries du soleil dans notre Midi. En quoi consistent-elles ? Elles consistent en ce que, sur des ruines, sur un pays dévasté, sur de maigres oliviers et des routes poussiéreuses, un coup de soleil donne l'illusion de la richesse et des pierreries ; et l'on trouve admirable, ruisselante d'or et de pourpre, cette plaine qui le lendemain, si le temps s'est tout à coup assombri, apparaîtra au contraire dans sa misère et dans sa nudité. Ce coup de soleil qui transforme les choses, qui nous fait voir un palais là où il n'y a que des ruines et qui jette de l'or sur une colline absolument dénudée; ce coup de folie qui nous établit dans le rêve au lieu de nous laisser dans la réalité, c'est justement la méthode et l'illusion des passions. Elles transfigurent tout ; elles mettent de l'or sur la boue ; elles font appeler richesses d'inénarrables misères ; elles nous font rêver de joies là où il n'y aura qu'angoisses et dégoûts ; elles nous disent qu'il y aura élévation et extase là où il n'y aura qu'humiliation et ignominie ; mais le coup de soleil a donné, l'illusion est produite, l'âme est séduite et trompée, et il faut que le lendemain arrive, avec son jour morne et gris, pour que nous revoyions les choses telles qu'elles sont et que nous nous disions à nous-mêmes : « Comment ai-je pu être aussi sot ? »

Est-ce vrai, oui ou non ? Repassez votre vie, nommez certaines passions, plus particulièrement les grandes passions illusoires, les passions de la chair et des sens, nommez-les, celles-là surtout. Les menteuses ! Combien de fois ne nous ont-elles pas trompés !

Ou bien encore, seconde méthode des passions pour nous séduire : après nous avoir illusionnés, avoir montré les choses sous un faux jour, éclairé d'un soleil de folie ce qu'il eût fallu laisser dans sa morne tristesse, elles nous absorbent. Nous avons si peu de vie, m. f., qu'elle ne peut pas être abondante dans toutes nos puissances à la fois. Nous sommes comme ces lacs trop pauvres qui sont obligés d'abandonner une de leurs rives pour que les flots soient abondants sur l'autre ; si le flux porte les flots vers cette rive, vous pouvez être à peu près certains que l'autre est abandonnée. Ainsi de notre vie, parce qu'elle est pauvre et bornée. Si vous faites affluer les préoccupations, l'âme, la conscience, le sang, dans une de nos puissances, les autres se trouvent à sec et ne peuvent plus agir. Les passions absorbent, elles essaient d'occuper tout le champ de notre conscience, de nous prendre du matin au soir et du soir au matin et, occupés que nous sommes à les écouter, nous n'avons plus de loisirs pour autre chose, surtout plus de loisirs pour penser à Dieu.

Et, comme tout à l'heure je vous citais dans les passions de la chair et du sang le type des passions illusoires, je vous cite maintenant la cupidité et l'ambition comme type des passions absorbantes.

Quand un homme veut devenir riche à tout prix, cet homme n'a plus d'âme ! Quand une conscience humaine s'est donnée une ambition un peu difficile à réaliser et qu'elle veut, à travers toutes les difficultés, y aboutir, ne lui demandez plus l'ombre de liberté, de loisir ou d'action pour Dieu.

Vous vous êtes étonnés souvent, et vous avez gémi peut-être, que les hommes, je ne dirai pas universellement, mais d'une façon générale, s'adonnent si peu aux questions et aux préoccupations religieuses. Peut-être même, Mesdames, vous êtes-vous fait une objection grave de cette abstention des hommes dans nos églises, aux exercices d'une station de Carême et à la Table

pascale ; peut-être vous êtes-vous dit quelquefois : « Puisque les hommes se disent plus intelligents que nous et puisque les hommes ont l'air de moins croire que nous, peut-être est-ce une faiblesse de croire et de pratiquer ? »

Eh bien ! laissez-moi vous dire très simplement ma pensée. Je ne veux pas me prononcer sur le problème de savoir si les hommes sont plus intelligents que vous ; je crois que nos qualités se balancent comme nos défauts, je crois que nous nous valons tous et que tous nous ne valons pas grand'chose, pas plus au point de vue intellectuel que moral ; et je crois, moi, que l'intelligence de la femme n'est pas inférieure à celle de l'homme ; elle est autre, elle est différente, elle n'est pas inférieure. Elle a plus de finesse, si elle a moins de ténacité ; elle a plus de tact, si elle a moins de profondeur.

Mais voici ma réponse : Les hommes ne viennent pas toujours très assidûment à l'église et ne s'occupent pas beaucoup des choses de Dieu, parce qu'ils sont trop occupés, tout simplement ! Ils ne peuvent pas, avec le travail de chaque jour, garder suffisamment de loisirs pour les choses chrétiennes ! Quant à ceux qui ont des loisirs, quant à ceux qui ne font rien et qui ne s'occupent pas des questions religieuses, pour ceux-là, je prétends, sans aucune hésitation, qu'ils vous sont inférieurs de beaucoup, Mesdames ! Le seul fait d'avoir des loisirs et de ne pas s'occuper de l'Evangile, de Dieu et de Jésus-Christ, prouve qu'on n'a pas beaucoup de tête et pas beaucoup de cœur.

Les autres n'ont pas le temps, absorbés, plus peut-être qu'il ne le faudrait souvent, par les préoccupations terrestres. Ainsi donc fonctionnent nos passions !

III. — *Notre part de responsabilité*

Examinons maintenant la troisième question que je posais au début de cet entretien, et demandons-nous quelle est notre part de responsabilité en face de nos passions.

Il y a à ce sujet, m. f., un préjugé très généralement répandu, qui demeure cependant un préjugé. Comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire, une sottise ne laisse pas d'être une sottise, parce qu'elle est répétée fréquemment !

Un préjugé donc, en vie chrétienne, et auquel le monde semble se complaire, est celui-ci :

Pour les âmes passionnées, tomber, faire des fautes, j'allais dire, c'est pain bénit : en tous cas, pour les âmes passionnées, tomber, c'est tellement, dit le monde, fatal, nécessaire, qu'elles n'auront vraiment que cette raison à donner au juge qui voudrait se montrer sévère pour elles ! Elles la donneront à Dieu, elles la donnent, en attendant, à leur confesseur quand, au temps de Pâques, elles veulent bien s'approcher du tribunal de la Pénitence. Elles disent, mais avec un accent de sécurité où l'on devine très bien qu'elles comptent sur l'absolution, elles disent : « Que voulez-vous ? si vous connaissiez mon tempérament, si vous saviez comme je suis vive, si vous saviez comme je suis ardente, si vous saviez comme je suis passionnée !... Je me mets en colère très violemment, très fréquemment, de façon à oublier absolument tout ce que je fais, à perdre la notion des choses et à être capable de jeter à la face de mes meilleurs amis les pires injures, mais je n'en ai pas grand remords, c'est plus fort que moi. » Et pour d'autres choses plus graves, que je vous laisse deviner : « Si vous saviez quelle ardeur de tempérament, quelles difficultés dans les circonstances ; je n'ai pas pu faire autrement ! »

Eh bien, allons, prenons corps à corps ce préjugé du monde, qui voit toujours dans les passions une excuse pour le péché, et jugeons-le.

Jugeons-le d'abord avec miséricorde, c'est-à-dire reconnaissons qu'il y a, dans ce préjugé du monde, un fond de vérité. Oui, je vous l'accorde, il y a une passion qui excuse, qui diminue la faute et qui même, ajoute S. Thomas d'Aquin, peut être si violente qu'elle la supprime tout à fait. Ce dernier cas étant excessivement rare, puisqu'il confine à la folie, bornons-nous à dire : il y a une passion qui excuse, diminue la faute, la responsabilité et le péché.

Mais quelle est la passion qui excuse ou diminue le péché ? C'est, dit la théologie, la passion *antécédente*, c'est-à-dire la passion que nous n'avons pas eu le temps de contrôler, la passion si soudaine et si subite qu'elle a pris feu en nous comme prend un incendie sous une étincelle ignorée. Tout d'un coup, à cause justement de cette ardeur de tempérament, de cette complicité de circonstances, la passion a pris des proportions que nous ne pouvions pas soupçonner. Oui, celle-là, qu'il s'agisse de la colère, qu'il s'agisse de la mollesse, qu'il s'agisse de la sensualité, celle-là diminue la faute et par conséquent annule, en une certaine mesure, le péché.

Mais il y a une autre passion qui, au lieu de diminuer le péché, l'aggrave, qui, au lieu d'amoindrir notre responsabilité, l'exagère, qui, au lieu de nous couvrir aux yeux de Dieu, nous rend devant lui plus coupables et plus odieux. C'est ce que la théologie appelle la passion *conséquente*, c'est-à-dire la passion volontaire, la passion consentie, que ce soit directement ou indirectement, la passion que nous nous connaissons à nous-mêmes, dont nous avons déjà fait l'expérience et que nous n'avons pas voulu réduire ni surveiller. Celle-là, quand elle éclate, éclaterait-elle à notre insu, celle-là, au lieu de nous excuser, nous charge, au lieu de faire notre défaillance plus légère, la rend au contraire plus lourde.

Encore une fois, soyons bons princes ! La plupart de nos passions, m. f., sont-elles des passions antécédentes ou non ? Avons-nous beaucoup de défauts qui ne se soient pas encore épanouis ? Pensez-vous que nous ferons encore beaucoup de découvertes en fait de misères ? Non, n'est-ce pas ! Tout ce que nous pouvons donner de mal, nous l'avons déjà fourni ; et, depuis que nous l'avons fourni, avons-nous essayé de nous corriger ? et

quand nous avons constaté qu'il y avait chez nous tant de choses inflammables, avons-nous pris garde d'éloigner les matières qui pourraient y mettre le feu ?

En d'autres termes : depuis que nous nous connaissons mauvais, nous sommes-nous surveillés davantage? Tenons-nous nos passions en main ou, au contraire, sont-elles à peu près libres de s'emballer quand elles le voudront? Oui, n'est-ce pas ? elles sont libres de s'emballer ! Et nous pensons nous excuser suffisamment en disant : « Ah ! mais c'est que j'ai de bons chevaux ! » Mais si vous avez de bons chevaux, il faut les tenir ; puisque vous savez qu'ils s'emballent, il faut les surveiller ; si vous n'aviez rien entre les mains, je vous permettrais de dormir, mais puisque vous avez des pur-sang, tenez les ou bien ne sortez pas.

* *

M. f., terminons cet entretien en ce soir de la Compassion de la Sainte Vierge, par une prière à la Vierge Marie. Demandons-lui, au nom de la douleur qu'elle a éprouvée au pied de la croix, au nom de la résignation qui l'a maintenue debout, de nous obtenir, par son intercession, une bonne retraite pascale. Demandons-lui, en face des souffrances de son Fils, de bien nous convaincre que, pour le servir et lui être fidèle, il faut que nous acceptions, nous aussi, la loi de la souffrance. Demandons-lui de pénétrer nos âmes de cette conviction : qu'appelés à l'avenir éternel de Dieu, nous avons à conduire au ciel une nature mauvaise, coupable, révoltée, qui voudra nous jouer des tours jusqu'à la fin. Demandons-lui de nous aider à la surveiller attentivement ; et puisque nos passions ne mourront qu'avec nous, n'essayons pas de les éteindre, mais seulement de les diriger.

Faisons-en quelque chose pour Dieu. Vous êtes vifs, passionnés, ardents, généreux : restez vifs, passionnés, ardents, généreux, mais ne le soyez plus pour le monde, soyez-le pour le paradis. Vous vous fâchez souvent ! Fâchez-vous contre vous-mêmes et contre le mal. Vous avez des ardeurs d'âme à remplir le monde entier ! Remplissez-en vos prières, vos supplications et votre conscience, et demandez à Dieu que, par la voie royale de la pénitence et de la croix, vous arriviez à sa gloire et à son bonheur. Ainsi soit-il.

CARÊME SUR LE IV^e COMMANDEMENT DE DIEU

IV

L'ASSISTANCE FILIALE

> Mon fils, soulagez votre père dans sa vieillesse et ne l'attristez pas durant sa vie.
> (Eccli., III, 14).

Mes frères,

Il ne suffit pas pour des enfants d'aimer et de respecter leurs parents, il ne suffit pas d'obéir promptement et joyeusement à leurs ordres, il faut encore les assister dans leurs besoins : j'ai dessein de vous le montrer aujourd'hui. A vrai dire, je devrais m'excuser de traiter un pareil sujet. Est-il donc nécessaire de rappeler à des enfants qu'ils sont obligés de venir en aide à leurs parents ? La nature ne le leur crie-t-elle pas assez haut ? Et cependant il est malheureusement trop vrai que des fils et des filles sans entrailles n'accomplissent pas ou n'accomplissent que très imparfaitement ce grand devoir. Disons-leur donc qu'ils sont obligés d'assister leurs parents dans leurs besoins temporels et spirituels, pendant la vie, et spécialement aux jours de la maladie et de la vieillesse, mais surtout à l'heure de la mort.

I

L'assistance filiale est un devoir sacré. C'est Dieu d'abord qui l'exige. Dans les livres qu'il a dictés à des hommes inspirés, il ordonne aux enfants d'entourer d'égards la vieillesse de leur père, d'être sensibles aux gémissements de leur mère et de leur rendre ce qu'ils ont reçu d'eux. Il déclare positivement que celui-là est vil et méprisable qui délaisse son père, et qu'il est maudit celui qui provoque le courroux de sa mère. (Eccli., III). Et tous les Pères de l'Eglise, reprenant ces paroles pour les promulguer et les interpréter, ont dit, comme S. Ambroise : « Enfants, nourrissez votre père et votre mère. Vous leur devez tout ce que vous avez et tout ce que vous êtes. Pour vous ils ont jeûné, pour vous ils se sont privés, pour vous ils ont veillé, pour vous ils ont pleuré. Et vous pourriez les laisser dans le besoin ? Quel terrible jugement vous vous préparez si vous n'avez pas soin de vos parents ! »

Ici, la loi civile est d'accord avec la loi divine : il y a dans le Code un article qui contraint les enfants à fournir à leurs parents indigents une pension alimentaire. Et le sentiment général approuve ces prescriptions : on s'indigne, on n'admet pas que des enfants laissent leur père et leur mère dans le dénuement, quand ils peuvent leur venir en aide ; on flétrit de tels ingrats. Quoi de plus juste, en effet, que de rendre à nos parents le pain qu'ils nous ont donné ? Il faudrait avoir le cœur atrophié pour leur refuser les secours dont ils ont besoin. Ce n'est pas vous, m. f., qui voudriez manquer à ce devoir.

Mais n'attendez pas, pour le remplir, que vos parents soient vieux. Dès l'âge de discernement, vous leur devez assistance et vous pouvez la leur donner de bien des manières. Ne voyez-vous pas que votre mère, surtout si vous avez des frères et des sœurs encore jeunes, assume une tâche accablante qui souvent la rend bien lasse ? Aidez-la. Que de services vous lui rendriez si vous consentiez à être un peu plus attentifs à ses besoins ! Allumer le feu, balayer votre chambre, cirer vos chaussures, faire quelques commissions, est-ce au dessus de vos moyens ? Levez-vous quelques minutes plus tôt, si ce mince sacrifice est nécessaire pour la seconder utilement. Votre père lui-même, quand il rentre le soir, écrasé par le poids

d'un travail pénible, devrait être dispensé par votre empressement des besognes ménagères dont il a gardé le souci. Est-il juste qu'il ajoute à sa fatigue pendant que vous vous reposez ?

Déjà vous travaillez et les gains que vous faites, vous croyez volontiers qu'ils vous appartiennent sans réserve et que, sauf le cas d'extrême misère, vous n'en devez rien à vos parents. En droit strict, peut-être. Au regard de la morale chrétienne, c'est une erreur. Avant d'utiliser votre argent pour votre plaisir ou même pour des besoins de médiocre nécessité, il convient d'en attribuer une part à ce père et à cette mère dont vous avez presque tout reçu. « Mais ils ont de quoi vivre ! » m'affirmez-vous. Ils ont le strict nécessaire, je le veux bien. Pourtant j'aimerais que votre reconnaissance songeât aux privations autrefois endurées pour vous, qu'afin de faire la table familiale mieux garnie, la chambre des parents plus chaude, votre mère plus confortablement vêtue, qu'afin de rendre votre père moins soucieux de ne point manquer une journée de dur labeur, vous gardiez avec moins d'âpreté, vous dissipiez avec moins d'égoïste légèreté le produit d'un travail bien rémunéré.

Non seulement vous ne songez pas à payer votre dette filiale en prélevant sur votre salaire quelques affectueuses intentions, mais vous saisissez toute occasion de solliciter l'aide pécuniaire de vos parents, pour vous procurer des douceurs, des plaisirs, des superfluités la plupart du temps inutiles. Et de peur d'échouer auprès de votre père, vous abusez de la faiblesse de votre mère, sans songer que la pauvre femme, à un âge déjà avancé, devra user ses yeux à longueur de soirées sur un travail mal payé ou s'en aller chez autrui faire de grosses besognes, afin que, de sa peine, son enfant ait de la joie. Mesurez-vous tout ce qu'il y a de révoltant dans un pareil égoïsme ? Quelle cruauté, quelle ingratitude ne fait-il pas présumer pour l'avenir quand les parents seront devenus vieux ?

II

Jeunes gens, rappelez vos souvenirs. Hier encore vous étiez tout petits, vos parents étaient jeunes. Puis le temps a marché, les choses ont changé. Vous avez grandi, vos parents aussi ont avancé en âge et, à mesure que vos années iront en augmentant, ils vieilliront. Bientôt leurs cheveux blanchiront, la force leur manquera, leurs membres se refuseront au travail, la vieillesse viendra fondre sur eux avec son triste cortège de maladies, d'infirmités, de décrépitude physique et souvent même intellectuelle. Eh bien ! alors il faudra les aimer, les respecter comme aux jours de votre enfance, je serais tenté de dire plus encore que dans votre enfance. Vous représentez-vous ce que doit éprouver un vieillard qui voit ses forces lui échapper, ses facultés décliner, sa vie toucher à son terme ? Quand de cruelles infirmités viennent encore l'immobiliser sur son lit ou sur son fauteuil, quand la maladie ajoute son aiguillon à la souffrance morale, qu'elle torture sans pitié ce pauvre corps usé, défaillant, comprenez-vous tout ce qu'il y a de lamentable dans cet état ? Voilà l'épreuve réservée à la vieillesse et le triste aspect sous lequel elle s'offre à nos regards.

On dit parfois : « Les vieillards sont susceptibles, grincheux, exigeants. » C'est entendu. Mais, avant de les condamner, mettez-vous à leur place et considérez combien la douleur influe sur les idées et change le caractère. Quand donc vous verrez vos vieux parents souffrants et malades, qu'il n'y ait rien dans vos paroles ni dans votre attitude qui leur fasse sentir que leur état est rebutant, qu'ils s'exagèrent leur mal, qu'il vous en coûte de les soigner, de leur consacrer votre temps, vos nuits même. Ce serait aggraver leur peine. Souvenez-vous des nuits qu'ils ont passées près de votre berceau, de la tendresse avec laquelle ils ont soigné les maladies de votre jeune âge. Installez-vous, s'il le faut, en permanence à leur chevet, ne laissez à personne la charge de les soigner, ne ménagez ni les frais ni les remèdes ; redoublez de patience et de bonté, multipliez les attentions délicates à leur endroit. Vous ne sauriez croire la puissance d'un gracieux sourire, d'une bonne humeur constante, d'une parole toujours douce, d'un dévouement inlassable sur le moral des malades, surtout des vieillards. C'est mieux que du miel dans une potion amère.

Vos parents sont-ils dans le chagrin et l'affliction ? Rendez leurs larmes moins amères en y mêlant les vôtres. Sont-ils tombés dans la pauvreté ? Que ce soit votre main qui les assiste. Souvenez-vous qu'ils ont été les soutiens de votre enfance. Avec quelle peine ils vous ont élevés ! Comme ils ont usé leurs forces, travaillé et souffert pour aplanir devant vos pas le chemin de la destinée et, s'il était possible, pour vous composer de leurs fatigues et de leurs privations un bonheur qui les a fuis et des joies qu'ils n'ont pas connues ! Jouissez maintenant du bonheur de pouvoir réparer envers eux les torts de la fortune. Et, si vous êtes pauvres vous-mêmes, partagez avec eux le morceau de pain que vous gagnez à la sueur de votre front.

Faut-il parler de ces infirmités, de ces lenteurs, de ces maladresses, de ces manies, de ces absences de mémoire qui sont le triste apanage de la vieillesse ? de ces répétitions où les mêmes histoires reviennent perpétuellement dans la conversation, et que parfois des enfants dénaturés tournent en ridicule, supportent avec impatience ou reprochent outrageusement à ces pauvres vieux, comme s'ils en étaient responsables ?

Oh ! les monstres, ils ne se doutent pas que pareil sort les attend à leur tour et qu'un jour viendra où, par un juste châtiment du ciel, ils seront sujets aux mêmes misères et recevront de leurs enfants un traitement analogue. Peut-être vous a-t-on raconté l'histoire de ce vieillard que ses enfants ne souffraient plus à leur table. Comme il n'y voyait plus guère et que ses mains tremblantes le rendaient gauche et maladroit, sa belle-fille eut l'idée de le reléguer dans un coin de la chambre pendant les repas. Le pauvre vieux

souffrait sans se plaindre et faisait de son mieux pour ne point s'attirer de reproches. Un jour cependant sa main débile laissa échapper l'assiette dans laquelle on lui avait apporté sa nourriture. L'assiette se brise et la bru en colère de s'écrier : « Puisqu'il est si maladroit, nous lui donnerons une écuelle comme au chien ! » Le mari ne releva point comme il convenait cette parole insolente. Et le vieillard pleurait en mangeant et demandait à Dieu de le retirer de ce monde où il n'avait que trop vécu. Mais un jour, voici que le mari et la femme trouvèrent leur petit garçon, enfant de cinq ans, occupé d'un air grave à creuser avec son couteau un gros morceau de bois : « Que fais-tu là ? » demanda la mère. Et l'enfant de répondre : « Une écuelle. — Comment dis-tu ? — Eh bien ! oui, pour vous faire manger quand vous serez vieux, papa et toi, et que, moi, je serai le maître ici. » Les parents comprirent la leçon, et de ce jour-là le vieillard reprit sa place à la table de famille.

Vous n'aurez point de ces cruautés à l'égard de vos vieux parents. Vous vous interdirez vis-à-vis d'eux toute parole dure ou hautaine, toute moquerie, toute discussion trop vive, tout mouvement d'impatience, tout geste de dédain. S'ils vous donnent à souffrir, vous vous rappellerez toutes les peines, tout le mal que vous leur avez donnés vous-mêmes quand vous étiez petits. Ils vous excusaient bien volontiers, ils vous supportaient sans se plaindre, parce qu'ils vous aimaient, comme ils vous aiment encore, avec une puissance d'affection que l'âge n'a point diminuée. A présent, les rôles sont changés. Vous avez pris de l'âge, et ils sont, pour ainsi dire, redevenus enfants. A vous donc de leur rendre, le mieux que vous pourrez, tout le bien qu'ils vous ont fait.

III

Que vos parents, au déclin de la vie, aient, grâce à votre affection, une existence tranquille et honorée. Autant qu'il est possible, laissez-leur la maison où ils ont vécu et à laquelle ils sont accoutumés. On ne transplante pas impunément les vieux arbres. Ou bien, si les soins que réclame leur santé exigent qu'ils aillent habiter chez un de leurs enfants, qu'ils y soient aussi libres que dans leur propre maison, que la chambre la plus commode et la plus confortable leur soit réservée et que rien ne leur fasse soupçonner que leur présence vous est importune. Ayant tout reçu d'eux, songez que votre tour est venu de leur donner un peu de votre loisir, de votre sollicitude, de votre cœur. Les vieilles gens sont sensibles aux moindres attentions. Que vos parents ne soient donc pas comme des étrangers dans votre maison. Pensez parfois à égayer l'uniformité de leur existence par un modeste cadeau, par quelques instants de conversation utile ou joyeuse, en accompagnant leur promenade, en leur servant de partenaire pour une distrayante partie. N'oubliez pas qu'avec les années qui passent le nombre de leurs amis diminue et que vous devez chercher à peupler un peu leur solitude.

Surtout n'insistez pas, d'une manière indiscrète, pour qu'ils vous abandonnent leurs biens et se dépouillent, en votre faveur, avant que la mort vous les enlève. Un père, une mère ont droit à rester jusqu'au bout les maîtres du petit avoir qu'ils ont reçu de leurs ancêtres et accru par leur travail.

Si vos parents sont pauvres, n'allez pas, comme certains enfants égoïstes et ingrats, vous désintéresser de leur vieillesse et les pousser à la hâte vers l'hospice ou l'hôpital. Autant que possible, recueillez-les chez vous et pourvoyez vous-mêmes à leurs besoins et à leurs menus plaisirs. Gâtez-les comme des enfants, veillant par exemple à ce qu'ils aient toujours dans leur bourse quelques pièces de monnaie pour se procurer les petits objets et les douceurs dont ils peuvent ressentir le désir. Bref, empêchez-les le plus que vous pourrez de trop regretter le passé. Et si leur activité ne s'est pas éteinte, ne manquez pas d'y recourir, et de lui trouver quelque emploi : les services qu'ils vous rendront leur seront bienfaisants, à eux tout les premiers. Vous leur donnerez ainsi l'illusion, la plus ardemment désirée de toutes à leur âge, qu'ils ne sont pas pour vous seulement des compagnons aimés, mais qu'ils restent des conseillers et des guides utiles, que leur place demeure bien marquée dans la société des vivants, et qu'ils ne mourront pas de sitôt parce qu'ils ont encore trop de raisons d'exister.

Voilà comment agissent de bons enfants, bien différents de ces êtres dénaturés, j'allais dire de ces monstres, qui regrettent d'avoir à leur charge leurs vieux parents. C'est à qui ne leur donnerait pas plus que ses frères et sœurs, justifiant le proverbe : « Un père peut nourrir douze enfants, douze enfants ne peuvent nourrir un père. » On les voit, ces pauvres vieillards, changer, chaque trimestre, de domicile, renvoyés d'un enfant chez l'autre, comme un fardeau dont on s'empresse de se décharger sur autrui.

M. f., n'imitez pas ces mauvais cœurs. Ah ! quand vous n'aurez plus vos parents, là, près de vous, quand cette place où votre regard s'était habitué à les rencontrer sera vide, quand vous apparaîtront au fond de votre âme leurs visages attristés, leurs larmes peut-être, quel remords vous éprouveriez si votre conscience vous disait : « C'est toi qui les faisais pleurer ! »

Que ce malheur vous soit à jamais épargné ! Que, grâce à votre tendresse et à vos soins, la vieillesse de vos parents s'écoule, non pas triste et décolorée comme les soirs brumeux et glacés de la saison d'hiver, mais lumineuse et pareille à ces beaux soirs d'été qu'empourpre le soleil couchant et dont le crépuscule laisse deviner l'aube du jour prochain. Puissent-ils, chargés d'années comme les patriarches, et entourés de leurs enfants et de leurs petits-enfants, s'endormir doucement dans la paix du Seigneur, et du haut du ciel vous obtenir toutes les bénédictions et les récompenses pro-

mises aux enfants qui ont honoré et assisté leurs parents.

* *

J'ai cherché dans nos Saints Livres un trait capable de résumer et de graver profondément dans votre esprit et dans votre cœur ce que je viens de vous dire au sujet du devoir de l'assistance des parents par leurs enfants. J'y ai trouvé cette idylle d'une délicieuse fraîcheur. Dans le temps que le peuple d'Israël était gouverné par des Juges, survint une grande famine. Pour y échapper, un habitant de Bethléem dut s'en aller dans le pays de Moab avec sa femme qui se nommait Noémi et ses deux fils. Tous, ils se fixèrent dans cette nouvelle patrie et les deux fils y contractèrent mariage.

Au bout de dix ans, le père et les enfants moururent, et Noémi demeura seule sur la terre étrangère. Ayant appris que des temps meilleurs étaient revenus en Israël, elle résolut d'y retourner. Elle donna donc congé à ses deux belles-filles, les engageant à rester dans leur pays natal et à s'y remarier. Ni l'une ni l'autre ne voulut se séparer de sa vieille mère. En vain Noémi leur objecta-t-elle son grand âge et sa pauvreté. Peine perdue, aucune ne cédait. A toute peine arriva-t-elle à en décider une, à la fin, à lui dire adieu. Mais l'autre, qui se nommait Ruth, ne voulut rien entendre. « En quelque lieu où vous irez, disait-elle, j'irai avec vous ; partout où vous demeurerez, je demeurerai. Votre peuple sera mon peuple, votre Dieu sera mon Dieu. La terre où vous mourrez me verra mourir et où vous serez ensevelie, je le serai. Que Dieu me traite dans toute sa rigueur si jamais rien me sépare de vous que la mort seule. »

Noémi, voyant donc Ruth dans une disposition si ferme et si déterminée, ne s'y opposa plus et l'emmena avec elle. Elles vécurent ensemble dans la gêne et dans la pauvreté.

Quand ce fut le temps de la moisson, Ruth dit à Noémi : « Si vous l'agréez, j'irai dans quelque champ et je ramasserai les épis échappés à la faux des moissonneurs, partout où il se trouvera quelque père de famille qui me témoigne de la bonté. »

Or il se trouva que le champ où Ruth alla glaner appartenait à Booz, un proche parent de son mari et de sa belle-mère. Il aperçut la pauvre femme. « Ma fille, lui dit-il, n'allez point dans un autre champ que le mien. Vous partagerez les repas de mes serviteurs. Je leur ai défendu de vous faire de la peine et de vous renvoyer. Car on m'a rapporté votre attachement pour votre belle-mère. Que le Seigneur vous rende tout le bien que vous lui avez fait ! » Et il ordonna à ses hommes de ne point l'inquiéter, mais de la laisser faire. « Vous ferez exprès, leur dit-il, de jeter des épis de vos javelles sur le sillon et vous en laisserez dans le champ. Qu'elle n'ait pas honte de glaner et qu'on ne lui parle jamais de ce qu'elle aura ramassé. »

C'est ainsi qu'elle put faire une opulente provision d'orge qu'elle rapporta toute joyeuse à la maison. Lorsque Noémi eut connaissance de tout ce qui s était passé, elle se réjouit dans son cœur et bénit le Seigneur en secret. Puis elle apprit à Ruth l'étroite parenté qui régnait entre Booz et son mari. « Retournez dans son champ, lui dit-elle, jusqu'à la fin de la moisson. » Ruth lui obéit docilement, comme elle avait toujours fait. Et le dernier jour, parée comme une fiancée par sa belle-mère, elle se présenta devant son riche parent dont elle gagna le cœur et dont elle devint bientôt l'épouse.

De cette union naquit un fils que la vieille Noémi portait dans ses bras et montrait avec une joie mêlée d'orgueil. Et ses voisines la félicitaient, disant : « Béni soit le Seigneur qui n'a point permis que votre famille s'éteignît avec vous et qui a voulu que votre nom se conservât en Israël, que vous ayez quelqu'un qui fût la consolation de votre âme et le soutien de votre vieillesse ! Il vous est né un enfant de votre belle-fille qui vous a tant aimée et qui vous vaut beaucoup mieux que si vous aviez sept fils. »

Pouvais-je mieux terminer mon instruction qu'en vous présentant ce gracieux tableau de l'amour filial avec toute sa force et toute sa délicatesse, tout son dévouement et toute sa récompense ? Il ne me reste donc plus qu'à vous dire : « Vous avez vu le modèle. Imitez-le. »

POUR LA FÊTE DE NOTRE-DAME DE LOURDES

(11 février)

L'ESPÉRANCE

Mes frères,

L'espérance est le propre de l'homme ici-bas, c'est une fleur qui ne s'épanouit que dans notre vallée de larmes. Elle n'est pas en enfer, sur la porte duquel il est écrit : « Vous tous qui entrez, laissez toute espérance. » Elle n'est pas au ciel, où l'on possède le bien suprême. Elle n'est pas même en purgatoire : ceux qui y sont ont la certitude d'en sortir. Elle n'est donc qu'ici-bas, mais malheur à qui l'a perdue ! C'est pourquoi Dieu a fait de l'espérance une vertu surnaturelle, théologale, aussi nécessaire que la foi et la charité ; nous sommes tenus d'espérer, aussi bien que de croire et d'aimer.

Or, la Vierge de Lourdes nous prêche l'espérance. Tout en donnant ou rendant la croyance religieuse à tant d'incrédules, elle apporte l'espoir aux découragés et aux désespérés. La Mère de la foi est aussi *Mater Sanctæ Spei,* la Mère de la Sainte Espérance

Si vous vouliez gagner la confiance d'une personne, comment procéderiez-vous ? Si vous êtes riche, vous commenceriez par la combler de bienfaits, et ensuite de prévenances, de politesse et d'amabilité ; vous iriez peut-être jusqu'à la familiarité aimante. Et si vous avez le don de la beauté, vous n'en négligeriez pas la puissance. C'est exactement ce que fut l'Immaculée à Lourdes, pour ranimer en nous l'espérance.

I

1. Les témoins des apparitions ne virent rien, n'entendirent rien, et cependant ils surent ce qui

se passait. Ils n'avaient qu'à regarder Bernadette, qui répétait tous les actes et tous les gestes de la Vision, reflétait sa physionomie et jusqu'à ses sentiments. Supposons un miroir pur et fidèle. La voyante fut ce miroir. Sans le vouloir elle copiait la Dame, souriait quand elle souriait, devenait triste et pleurait en même temps qu'elle, se signait quand elle se signait, réglait même les *Ave* de son Rosaire sur ceux de la Vierge. Durant ces extases, elle fut une copie incomplète sans doute, mais exacte de l'Apparition.

Or que lut-on sur son visage ? La présence d'une beauté tellement captivante que l'enfant semblait n'être plus de ce monde. Pendant la deuxième apparition, les témoins de son extase résolurent de rompre le charme. On la releva de force ; le meunier Nicolau, robuste gaillard, aidé de plusieurs autres personnes, lui fit non sans peine remonter le mauvais petit sentier qui contournait la niche et la conduisit jusque chez lui. Là seulement, au moulin de Savy, elle reprit ses sens. Tout le long du trajet son visage demeura transfiguré, souriant, comme à la grotte. « Ses yeux restaient collés en haut. » On les lui fermait, on essayait de lui faire courber la tête, mais « elle la relevait toujours et rouvrait les yeux avec le sourire. »

Arrachée à sa contemplation, l'enfant gardait encore dans sa chétive personne comme un rayonnement des clartés célestes ; ceux qui la regardaient se croyaient « dans le vestibule du paradis. » « Oh ! mon Dieu, s'écriait l'institutrice de Gavarnie, qui avait suivi Bernadette chez elle après la 16e apparition et qui l'avait embrassée, quel plaisir goûterons-nous lorsque nous aurons le bonheur de contempler Jésus et Marie face à face, puisque je goûtais tant de joie à embrasser Bernadette ! »

2. Le Sourire ! Est-il quelque chose de plus attrayant ? Il illumina presque constamment le visage de la voyante et donc de la Vision. Sourire remarqué par tous, signalé par le commissaire de police dans ses rapports et si fréquent que, une fois au moins, on eut la curiosité d'en savoir le nombre : on en compta jusqu'à 18 dans une seule extase. A quel point ils étaient gracieux, ravissants ! Et cependant, reproduction lointaine de la réalité. Il arriva à la Vierge d'être triste et de pleurer, mais l'entretien se termine toujours par un sourire d'adieu, comme il commence régulièrement par un sourire de bienvenue.

Une des choses qui émerveillaient les témoins, c'étaient les beaux saluts de Bernadette. Jamais on n'avait vu dans une révérence tant de grâce et de distinction. Et comme on s'en étonnait : — « Je ne sais pas comment je salue, disait l'enfant, je fais comme la Dame ; elle me salue et je la salue de la même manière. » La Reine du ciel, qui ne se permit jamais de tutoyer l'humble petite, ne la quitta jamais sans cet admirable salut.

Mais voici qui est propre à confondre : la familiarité de la Sainte Vierge avec la fille du meunier Soubirous. On dirait vraiment une fillette parlant à sa mère qui la caresse. Regards affectueux, sourires sont échangés. Quelquefois même on entendit « Bernadette rire un tant soit peu haut. » C'était « un joli rire, un rire gracieux comme celui des enfants innocents. » Oserait-on dire que ce rire était un écho ? Mais alors pourquoi cette candide enfant riait-elle en pleine extase ? Que venait donc de lui dire la Dame ? Quelles choses de son âge venaient de lui être contées ? Nous ne savons ; mais cette intimité est à faire pleurer d'émotion.

3. Il est quelque chose de plus émouvant que le sourire, ce sont les larmes. Il nous est arrivé de n'être vaincu que par les pleurs d'un être faible, d'un enfant, d'une femme ; et quand c'est un homme, dans toute la force de l'âge, qui éclate en sanglots devant nous, nous ne résistons plus. Or à plusieurs reprises le visage de l'Immaculée s'assombrit, il fut envahi par la tristesse et les pleurs. Et toujours ce fut au souvenir des pécheurs ou quand son regard rencontrait, dans la foule sans cesse grossissante, le péché vivant.

Mais, loin de détourner son regard, elle le pose sur le coupable comme sur les autres, afin de lui montrer qu'elle le considère encore comme son enfant ; elle s'attriste sur lui, parce qu'elle l'aime. Dans le regard navré qu'elle abaisse sur lui, nulle trace de l'indignation, de la répugnance, de l'horreur que lui cause le mal. Elle l'attend et l'invite, prête à le recevoir. Bien plus, elle s'occupe de lui ; elle fait prier et sans doute prie pour lui. Pour lui, elle demande à Bernadette des actes de pénitence accomplis sur-le-champ. Et quand ces prières et ces humiliations sont accomplies, la tristesse s'enfuit, les larmes cessent, la sérénité revient.

II

1. Tel est le procédé maternel, accompagné d'innombrables bienfaits, souvent miraculeux, adopté par la Sainte Vierge pour ranimer en nous la confiance, la sainte vertu d'espérance.

Qu'est-ce donc qui pourrait nous décourager ? Nos souffrances, nos douleurs ? « Heureux ceux qui pleurent, » a prononcé Jésus-Christ. Ne dites pas : « Dieu m'abandonne. » Non ! Dieu vous sauve. Bernadette souffrit.

Vos sécheresses, vos dégoûts de la prière ? Oui, il est des moments où les actes de religion coûtent, dégoûtent même, paraissent inutiles. Ce sont peut-être les plus féconds, parce que plus méritoires. Deux fois dans la quinzaine des Apparitions, malgré le rendez-vous donné par la Dame elle-même, malgré l'attrait qui avait poussé Bernadette à la grotte, malgré la prière prolongée qu'elle y fit, la niche demeura vide, le miracle n'eut pas lieu. Une autre fois, le jour où l'enfant fut initiée aux pratiques de la pénitence, elle vit l'Immaculée, conversa avec elle, mais sans la moindre transfiguration de son visage, sans le moindre ravissement de son âme. Etait-elle donc moins aimée, moins bénie ? Non, puisque ces jours sombres devaient avoir de lumineux lendemains. Et quand toute clarté fut éteinte et toute vision abolie, quand la voyante replia ses ailes pour rentrer dans la vie vulgaire et douloureuse, le re-

gard de l'Immaculée ne fut pas moins chargé d'amour. De même pour nous : Dieu est là, lors même qu'il ne se fait pas sentir.

Vos péchés ? Qui n'en a pas ? Marie pleure sur les pécheurs parce qu'elle les aime. Est-ce qu'une mère qui pleure sur son enfant ne montre pas du coup qu'elle l'aime ? Et préféreriez-vous une marâtre à l'œil sec ?

Les injustices, les affronts, la persécution ? Quand, en 1871, les Prussiens approchaient de Nevers, on demanda à Bernadette si elle n'avait pas peur. « Non, répondit-elle, je ne crains que les mauvais catholiques. » Les mauvais catholiques sont plus redoutables pour nous que les persécuteurs contre lesquels nous avons Dieu !

2. Voilà qui va bien pour le salut personnel, dira-t-on. Mais la France, la pauvre France ! Que d'espoirs conçus à son sujet déçus ! En 1858, quel tressaillement de joie et d'espérance à la nouvelle que Marie venait de faire à son royaume ces visites si pleines de promesses ! Que n'étions-nous pas en droit d'attendre ? Et puis, ce fut le pape abandonné par la France et détrôné par la Révolution, la guerre de 1870 et la défaite, la Commune et ses horreurs, le triomphe de la Franc-Maçonnerie, la persécution savante, l'athéisme officiel, le chancre du divorce, la laïcisation de l'école, de l'hôpital, du tribunal, de tout, même de la mort, même du culte, s'ils avaient réussi dans leurs projets schismatiques ; les religieux dépouillés et exilés ; l'Eglise de France, et même les morts, détroussés ; les catholiques abaissés et tourmentés dans toute la mesure que comporte la prudence. Pour finir, une guerre infernale : 1.500.000 Français couchés sur le sol, des maux sans nombre, des douleurs infinies, le royaume de Marie décimé. Depuis un demi-siècle, la grande malade, la pauvre France est portée devant la grotte de Lourdes, et il semble bien qu'elle n'ait pas reçu un regard de la céleste guérisseuse. Ah ! nos espérances, comme elles se sont évanouies ! Serait-il encore raisonnable de les conserver ?

C'est bien ainsi que parle l'homme toujours pressé. Pour lui, un demi-siècle est beaucoup ; pour l'Eglise, c'est peu de chose ; pour Dieu, ce n'est rien. Il semble bien établi que l'Immaculée n'a pas fait à Bernadette des confidences particulières concernant la France. Néanmoins, comme aima à le répéter le pape Pie X, un pays où la Sainte Vierge apparut si souvent, ne peut pas périr. Il veut qu'on en ait « non pas seulement l'espérance, mais la certitude. » Il a dit aussi : « C'est une loi de la Providence que, de la dernière extrémité du mal à la délivrance, il n'y a jamais bien loin. » Nous venons de l'éprouver deux fois en quatre ans : en août 1914 et au printemps 1918. Deux fois perdus humainement, deux fois sauvés.

A faire notre bilan depuis les apparitions, les bénéfices compensent largement les pertes. Le libéralisme doctrinal a reçu de rudes coups ; le gallicanisme est mort, le modernisme a été percé à jour. Le pape a conquis une telle autorité, un tel amour que ses simples directions sont pour nous des ordres et que « la dévotion au Pape » n'est pas un terme exagéré. Montmartre a été construit, le culte du Sacré-Cœur s'est universellement répandu ; celui de la Sainte Vierge a pris un développement inouï ; pour beaucoup de catholiques la communion est devenue fréquente ou quotidienne. Nos religieux, chassés, ont porté au loin le flambeau de l'Evangile et le drapeau de la France. Quelle époque connut une telle floraison d'œuvres religieuses et sociales atteignant toutes les misères du corps et de l'âme ? Est-il beaucoup de peuples qui, comme nous, eussent entrepris bravement d'entretenir culte, clergé et écoles catholiques ?

Le stupide respect humain a du plomb dans l'aile, il n'est plus de mode de narguer Dieu. Les jeunes se sont groupés, organisés et marchent publiquement sous l'étendard divin. On les trouve partout, dans la rue, dans les comités, dans les cercles d'études, dans les conférences, dans les lycées et certaines grandes Ecoles où le devoir pascal était à peu près inconnu. Sans doute, l'on n'ose plus dire que la France compte 36 millions de catholiques. Mais les catholiques ne sont plus un troupeau, ils forment une armée d'élite qu'on respecte et que parfois l'on craint. Est-ce que cette renaissance catholique, par la jeunesse, eût paru possible, vraisemblable au siècle dernier ? La fête de Jeanne d'Arc est reconnue comme fête nationale. L'Etat, qui n'a pu se purger encore du virus maçonnique, a senti le besoin de causer avec le pape qu'elle ignorait. Franchement, si vous aviez le choix de l'époque pour vivre, laquelle aurait vos préférences ? Non, N.-D. de Lourdes n'a pas oublié la France ni perdu son temps.

3. Ecoutons Pie X. Dans le consistoire du 29 nov. 1911, s'adressant aux nouveaux cardinaux de l'Eglise de France qu'il préconisait ce jour-là, le saint Pontife prononça ces paroles inoubliables qui remplirent d'émotion l'assistance et firent tressaillir d'espoir tous les catholiques français.

« Que vous dirai-je, chers fils de France, qui gémissez sous le poids de la persécution ? Le peuple qui a fait alliance avec Dieu sur les fonts baptismaux de Reims se convertira et retournera à sa première vocation... Tout cela (vos bonnes œuvres) appellera certainement sur cette nation la divine miséricorde. Les fautes ne resteront pas impunies ; mais la fille de tant de mérites, de soupirs et de larmes ne périra jamais.

Un jour viendra, et Nous espérons qu'il ne tardera pas, où la France, comme S. Paul sur la voie de Damas, sera enveloppée d'une lumière venue d'en-haut et entendra une voix qui lui répétera : « Ma fille, pourquoi me persécutes-tu ? » Et sur sa réponse : « Qui es-tu, Seigneur ? » la voix répliquera : « Je suis Jésus que tu persécutes. Il t'est dur de regimber contre l'aiguillon, car, dans ton obstination, tu te ruines toi-même. » Et elle, frémissante et étonnée, dira : « Seigneur, que veux-tu que je fasse ? » — « Lève-toi et lave-toi des

souillures qui t'ont défigurée; réveille dans ton sein les sentiments endormis, refais le pacte de notre alliance et va, fille première-née de l'Eglise, nation prédestinée, vase d'élection, porter comme par le passé mon nom devant tous les peuples et les rois de la terre. »

La voix qui parla ainsi est la plus autorisée en ce monde. Les événements lui donnèrent bientôt partiellement raison. Puisse Marie, qui a été proclamée Patronne de la France en 1922, compléter son œuvre et achever la réalisation de cette prophétie par la conversion de nombreux pécheurs, les progrès spirituels accomplis par les justes et par le retour officiel de notre patrie à la foi de nos ancêtres. Ainsi soit-il.

EXPLICATION DU CATÉCHISME

41e LEÇON

L'ORAISON DOMINICALE ET LA SALUTATION ANGÉLIQUE

Q. 349. — *Quelles sont les plus excellentes de toutes les prières ?*

R. — *Les plus excellentes de toutes les prières sont le* Pater *ou Oraison dominicale et l'*Ave Maria *ou Salutation angélique.*

Les prières les meilleures sont celles qui nous sont proposées par l'Eglise. L'Eglise est en effet une mère qui a reçu de Dieu, entre autres missions, celle de nous apprendre à prier.

Parmi toutes les prières que l'Eglise nous propose, il y en a deux qu'elle place au premier rang : c'est le *Pater* ou *Notre Père* ou Oraison dominicale, et l'*Ave Maria* ou *Je vous salue, Marie* ou Salutation angélique.

—

§ 1. — L'Oraison dominicale

Q. 350. — *Qu'est-ce que l'Oraison dominicale ?*

R. — *L'Oraison dominicale ou « prière du Seigneur » est la prière que Jésus-Christ a enseignée aux hommes.*

Jésus-Christ, enseignant à ses disciples les moyens d'atteindre la perfection, les mit un jour en garde contre certains défauts opposés à la perfection qui se rencontraient soit chez les Juifs, soit chez les païens. Certains Juifs aimaient à se placer debout dans les synagogues ou au coin des rues pour prier, afin d'être vus du public. Les païens, facilement superstitieux, s'imaginaient volontiers que plus leur prière était longue meilleure elle était. Après avoir condamné la vanité des pharisiens et la superstition des païens, Notre-Seigneur ajouta : « Vous, vous prierez ainsi. » Et il leur donna le modèle admirable de la prière du chrétien.

C'est précisément parce que cette prière est sortie du cœur et des lèvres du divin Sauveur qu'elle est la plus belle et la meilleure de toutes.

—

Q. 351. — *Récitez l'Oraison dominicale.*

R. — *Notre Père, qui êtes aux cieux*, etc.

Cette prière, le chrétien doit la savoir par cœur et la réciter chaque jour, au moins au début et à la fin de la journée. Le prêtre la récite à la messe et à maintes reprises dans l'office du bréviaire. Elle fait également partie du chapelet.

Nous devons réciter le *Notre Père* en nous unissant aux intentions et aux sentiments de Notre-Seigneur, ainsi qu'aux intentions et aux sentiments de l'Eglise.

—

Q. 352. — *Pourquoi dit-on : « Notre Père, qui êtes aux cieux » ?*

R. — *On dit : « Notre Père, qui êtes aux cieux » parce que nous sommes les enfants de Dieu, qui règne dans le ciel.*

Par ces mots nous nous adressons à Dieu avant de lui exprimer nos demandes.

Nous donnons à Dieu le nom de Père, parce que nous sommes devenus ses enfants par le baptême qui a mis en nous la vie divine. Cette appellation excite dans nos cœurs la confiance. Dans l'Ancien Testament, Dieu était le Seigneur qu'il fallait craindre ; maintenant il veut être surtout le Père qu'il faut aimer.

Nous ne disons pas : « Mon Père, » mais : « Notre Père, » pour nous rappeler que nous sommes tous frères. Nous ne devons pas prétendre accaparer pour nous seuls les faveurs de Dieu, mais nous devons les demander aussi pour nos frères.

Par ces paroles « qui êtes aux cieux, » nous évoquons la pensée du ciel, notre future patrie, où nous sommes appelés à être réunis à Dieu, et aussi la pensée de notre exil actuel sur la terre. C'est donc un cri d'appel vers Dieu de la part des pauvres exilés que nous sommes et qui ont besoin du secours de Dieu, et un cri d'espérance en la réunion définitive un jour à Dieu dans le ciel.

—

Q. 353. — *Combien l'Oraison dominicale contient-elle de demandes ?*

R. — *L'Oraison dominicale contient sept demandes, dont les trois premières se rapportent à la gloire de Dieu et les quatre autres au bien de l'homme.*

Les trois premières demandes concernent la gloire de Dieu et aussi le salut des hommes. On peut dire d'ailleurs que ces deux buts n'en font qu'un, car Dieu sera d'autant plus glorifié qu'un plus grand nombre d'hommes seront sauvés. Les quatre dernières demandes concernent les moyens d'atteindre le salut et par conséquent de glorifier Dieu.

I. — Premier groupe concernant la gloire de Dieu et le salut des hommes :

1° *Que votre nom soit sanctifié.* — Le nom de Dieu, c'est non seulement le mot par lequel nous le désignons, mais encore tous ses titres, tous les objets et toutes les personnes qui nous le font

connaître. Pour que le nom de Dieu soit sanctifié, il faut d'abord qu'il soit connu. Par cette première demande, nous exprimons donc le désir que Dieu soit connu. Une fois connu, Dieu doit être sanctifié, c'est-à-dire traité avec respect dans sa personne, dans ses titres et dans tous ceux qui le représentent auprès de nous. Le respect dû à Dieu exige au moins le renoncement à tout péché grave : c'est le minimum de la perfection.

2° *Que votre règne arrive.* — Régner est quelque chose de plus que d'être seulement respecté. Dieu est de droit le roi de toute la création ; mais il y a un règne de Dieu qui dépend de la libre volonté de l'homme : c'est son règne dans les âmes par la grâce. Dieu le désire et nous le propose. Cependant, bien qu'il y ait un droit absolu, il ne nous y contraint pas. Ce règne ne sera réalisé que si nous n'y mettons pas d'obstacle. Par cette seconde demande, nous exprimons le désir que tous les obstacles possibles au règne de Dieu dans les âmes soient écartés. Or ces obstacles sont les différents péchés. Qu'ils soient supprimés, c'est la condition indispensable du règne de Dieu.

3° *Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.* — Par cette demande, nous exprimons le désir que Dieu soit servi par l'homme sur la terre comme il l'est par les anges et les saints dans le ciel. Or les anges et les saints du ciel servent Dieu non seulement avec ponctualité, mais avec générosité, joie et amour. C'est la perfection suprême.

II. — Deuxième groupe concernant les moyens de parvenir au salut et par conséquent de glorifier Dieu, autrement dit d'éviter le péché grave et le péché véniel et de servir Dieu avec joie et amour :

1° *Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour.* — Par ces paroles nous demandons le pain, c'est-à-dire l'aliment indispensable à l'entretien et au développement de notre vie corporelle et spirituelle [1]. Le pain surnaturel dont nous avons besoin, c'est Jésus, qui a voulu naître à Bethléem, « la maison du pain, » et qui a affirmé : « Je suis le pain de vie... ma chair est une nourriture. » La vie surnaturelle est une vie de foi et d'amour. La foi est entretenue par la parole de Jésus, l'amour par la sainte communion et les grâces méritées par la Rédemption.

2° *Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.* — Le péché, nous l'avons dit, est un obstacle à la gloire de Dieu et au salut de l'homme. Il faut donc nous débarrasser de ce fardeau qui ralentit ou arrête notre marche sur le chemin du ciel. C'est pourquoi nous demandons à Dieu d'en être délivrés par son pardon. Nous serons pardonnés dans la mesure où nous-mêmes nous aurons pardonné aux autres. Jésus le répétera aussitôt après avoir terminé la formule du *Notre Père :* « Si en effet vous remettez aux hommes leurs fautes, votre Père du ciel vous remettra les vôtres ; mais si vous ne remettez pas leurs fautes aux hommes, votre Père non plus ne vous remettra pas les vôtres. » (Matth., VI, 14-15). Puis un peu plus tard : « Comme vous aurez jugé, vous serez jugés ; comme vous aurez mesuré, vous serez mesurés. » (Matth., VII, 2). La leçon est encore reprise dans la parabole du serviteur sans pitié (Matth., XVIII, 21-35).

3° *Et ne nous laissez pas succomber à la tentation.* — Le démon s'ingénie à dresser des embûches devant l'homme pour priver Dieu de sa gloire et pour perdre les âmes. Il importe donc de déjouer ses plans [1]. Que le bon Dieu veuille bien nous y aider.

4° *Mais délivrez-nous du mal.* — Le mal est tout ce qui peut nous détourner de Dieu et de notre salut. Nous ne pouvons pas espérer éviter toute tentation. C'est la condition de l'homme sur terre d'être tenté ; la tentation éprouve sa vertu et lui permet d'acquérir des mérites. Mais nous ne pouvons pas non plus triompher de la tentation sans le secours de Dieu. C'est pourquoi nous lui demandons ce secours de la grâce actuelle.

Le *Notre Père* résume donc en une formule courte et précise tous les désirs que nous pouvons exprimer à Dieu en vue de sa gloire et de notre salut, et toutes les demandes que nous pouvons lui adresser en vue de réaliser ce double but.

---

§ 2. — La Salutation angélique

Q. 354. — *Récitez la Salutation angélique.*

R. — *Je vous salue, Marie,* etc.

Après le *Notre Père,* c'est la plus belle prière du chrétien. Une partie des paroles qui la composent se trouve dans l'Evangile et a pour auteurs l'ange Gabriel et sainte Elisabeth, la mère de S. Jean-Baptiste. Cette prière s'adresse à la Sainte Vierge, la mère de Jésus et la créature la plus sainte à laquelle nous puissions confier nos besoins. Elle se récite au cours de la prière du matin et de la prière du soir ; elle forme la partie la plus importante du chapelet et figure également dans l'*Angelus.* Le prêtre la récite au commencement de la plupart des heures du *bréviaire.*

Q 355. — *Pourquoi appelle-t-on cette prière « Salutation angélique » ?*

R. — *On appelle cette prière « salutation angélique » parce qu'elle commence par les paroles que l'ange Gabriel adressa à Marie en la saluant le jour de l'Annonciation.*

[1] On peut hésiter sur le sens exact du passage. Le terme grec τόνἐπιοὺσιον est traduit dans la Vulgate par *quotidianum* en S. Luc, mais par *supersubstantialem* en S. Matthieu. Cf. sur cette question et sur l'explication du *Pater :* Chan. Geslin, *La demi-heure d'Ecriture Sainte, Evangile selon S. Matthieu,* p. 92 et suiv.

[1] La traduction française est-elle bien exacte ? Ni le grec εἰσενέγκῃς, ni le latin *inducas* ne semblent l'indiquer, pas plus d'ailleurs que le contexte. A notre avis, il faut plutôt entendre : « Ne nous laissez pas entrer en tentation ; sinon, donnez-nous la force d'en triompher. » C'est pourquoi nous n'insistons pas sur le commentaire.

Dieu, qui avait décidé de sauver les hommes en envoyant son Fils sur la terre pour y prendre un corps et une âme semblables aux nôtres, choisit une jeune fille de Nazareth, nommée Marie, pour être la mère du Sauveur. Le moment venu, il envoya l'ange Gabriel à Marie pour le lui annoncer. L'ange Gabriel apparut donc à Marie dans sa maison de Nazareth et la salua par ces paroles : « Je vous salue, pleine de grâce ; le Seigneur est avec vous ; vous êtes bénie entre toutes les femmes. »

—

Q. 356. — *Par qui ont été dites les paroles qui suivent celles de l'ange ?*

R. — *Les paroles qui suivent celles de l'ange ont été dites à Marie par sa cousine Elisabeth le jour de la Visitation.*

L'ange Gabriel avait annoncé à Marie que sa cousine Elisabeth aurait bientôt un fils. Aussi Marie voulut-elle se rendre chez Elisabeth pour la féliciter. Celle-ci habitait une ville de Juda, située dans la montagne, et que l'on nomme aujourd'hui Aïn-Karim ou Saint-Jean-in-Montana. Dès que Marie l'eut saluée, Elisabeth répondit en répétant après l'ange : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes. » Puis elle ajouta : « Et le fruit de vos entrailles est béni. » Marie exprima alors sa reconnaissance envers Dieu par un cantique d'action de grâces, le *Magnificat*.

Ce sont les paroles de l'ange et celles d'Elisabeth qui forment la première partie de la salutation angélique. Expliquons-les rapidement.

Je vous salue [1]. — Ce sont des paroles de respect. Par son immaculée conception (préservation du péché originel), Marie a été placée par Dieu au-dessus de tous les hommes. Sa qualité de mère de Dieu lui donne également une dignité incomparable. C'est par son Fils qu'ont été faites toutes les créatures ; aussi mérite-t-elle le titre de reine des anges et des hommes.

Marie. — Le nom de la Sainte Vierge n'a pas été prononcé par l'ange, mais il a été ajouté par l'Eglise après la formule de salut. Ce nom signifiait dans la langue du pays *dame* ou *souveraine* et rappelle la dignité dont nous venons de parler.

Pleine de grâce. — Marie a reçu toutes les grâces qui convenaient à sa qualité de mère du Sauveur ; elle en a été comme remplie dans son âme et même dans son corps qui reflétait sa beauté intérieure.

Le Seigneur est avec vous. — Le Seigneur est avec tous ceux qui possèdent la grâce sanctifiante ; mais il est uni d'une façon plus intime à celle qui est pleine de grâce. Marie est la fille de prédilection du Père, la mère du Fils et l'épouse du Saint-Esprit.

Vous êtes bénie entre toutes les femmes. — Ces paroles expriment l'élévation incomparable de Marie au-dessus de toutes les autres femmes, à cause de son immaculée conception, de ses rapports avec la Sainte Trinité et de sa maternité divine.

Et Jésus, le fruit de vos entrailles, est béni. — Le nom de Jésus a été ajouté, comme celui de Marie, par l'Eglise aux paroles rapportées par l'Evangile. Ces mots rappellent que Jésus est celui en qui Dieu le Père met toutes ses complaisances. Si Marie est bénie entre toutes les femmes, elle reste cependant bien au-dessous de Jésus, car elle n'est qu'une créature, tandis que Jésus est à la fois homme et Dieu. Mais, en soulignant que Jésus est son Fils, la salutation angélique fait entendre que c'est à cause de lui que Marie a été comblée de grâces.

—

Q. 357. — *Par qui a été ajoutée la seconde partie de la prière ?*

R. — *La seconde partie de la prière a été ajoutée par l'Eglise.*

La première partie de la Salutation angélique est un hommage rendu à Marie ; la seconde est une supplication que nous lui adressons.

Sainte Marie, Mère de Dieu. — C'est parce qu'elle est la plus sainte de toutes les créatures et la Mère de Dieu que nous nous adressons à Marie de préférence à tout autre saint et avec une spéciale confiance. Jésus est prêt à exaucer les prières de sa mère en notre faveur. Lui-même désire que nous recourions à elle comme des enfants à une mère, puisqu'il a voulu nous la donner comme mère avant de mourir.

Priez pour nous, pauvres pécheurs. — L'Eglise ne nous fait pas préciser autrement nos besoins. Marie sait mieux que nous quels sont ces besoins. L'enfant qui court un danger se jette dans les bras de sa mère et celle-ci n'a pas besoin de paroles pour comprendre et agir.

Nous demandons à Marie de prier pour nous, parce que Marie ne peut pas nous donner elle-même les grâces dont nous avons besoin : Dieu seul en est l'auteur et le dispensateur. Mais Marie les demande pour nous et nous les transmet de la part de Dieu.

Maintenant. — Chaque instant de notre vie réclame une grâce de Dieu pour nous permettre d'éviter le mal, de triompher des tentations, de persévérer et de progresser dans le bien.

Et à l'heure de notre mort. — C'est l'instant le plus important et le plus redoutable pour chacun. C'est de l'heure de la mort que dépend le salut ou la damnation. C'est à ce moment que le démon tente un dernier effort pour séparer l'homme de Dieu et le perdre à jamais. Il importe donc d'avoir tout spécialement à cette heure Marie comme avocate et protectrice. Beaucoup de pieux fidèles récitent chaque jour trois *Je vous salue, Marie,* pour obtenir l'assistance de Marie à leur dernière heure et la grâce d'une bonne mort.

[1] Le terme grec Χαῖρε signifie plutôt : « Réjouis toi » ou « Paix à toi «

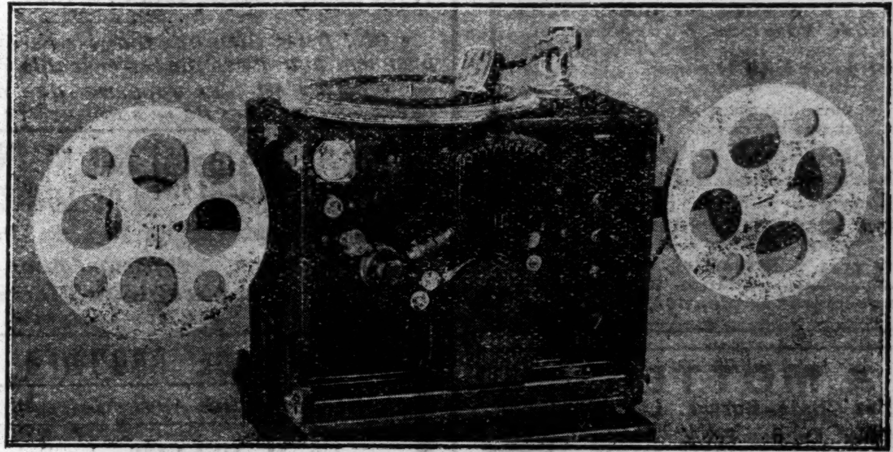
IMPRIMATUR
Lingonis, die 23 januarii 1935.
EUG. LINDECKER, *Vic. gén.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

Le Cinéma parlant à la portée de tous

Pour Patronages
Salles d'Œuvres
Salles Familiales



Un ensemble complet en deux valises
8.750 fr.
en ordre de marche

Le « **Radio Cinéma 16,** » le dernier mot de la technique. Une prise de courant et votre appareil fonctionne. Le R. C. 16 passe tous les films sonores et parlants 16 m/m. Il est de plus livré avec un pick-up de haute qualité permettant de passer des disques d'orgue, chants religieux, bruits de coulisse pour les représentations théâtrales et d'organiser des séances récréatives musicales.

Une très belle sélection des films qui ont obtenu le plus légitime succès, est à votre disposition.

QUELQUES TITRES

Grands Films	Documentaires	Comédies et Comiques	Dessins animés
Verdun, vision d'histoire.	Les Métiers dangereux.	Appel d'Holywood.	Invasion des souris.
Chevaliers de la montagne.	Pour la femme.	Epicerie à vendre.	La pêche miraculeuse.
Prisonnier de mon cœur.	A travers le microscope.	Garantie contre l'incendie.	Nettoyage de la maison.
La dernière berceuse.	Les lévriers du rail.	Le petit chemin de fer.	Jeu loyal.
Les deux mondes.	Pétroléum.	Aventure en Engadine.	Les souliers de bois.
Le Courrier de Lyon.	La faune sous-marine.	Martini sec.	Finie la crise.
14 juillet.	Les pirates de la mer.	Je suis un as.	L'Elixir merveilleux.
Sur la piste du coupable.	Nobles aïeux.	La fille des montagnes.	Scrappy, mécanicien.
Baroud.	Nos amis les chiens.	Ça colle.	La Maison hantée.
A nous la liberté.	La naissance du monde.	Figuration.	Règlement de comptes.
4 de l'Infanterie.	La voix humaine.	Etc, etc.	Les Mésaventures de Scrappy.
Plein aux As.	Les oiseaux villageois.		L'Ogre et le haricot.
L'Ange gardien.	Les ténors de l'air.		L'Afrique bafouille.
Du haut en bas.	Oh ! les belles bêtes.		Etc., etc.
Primerose.	De Confucius à Bouddha.		
Fantomas.	L'Exposition coloniale.		
La Route est belle.	Bali, dernier paradis.		
Meurtres.	Comment nous vivons.		
A cent contre un.	Carrousel hippique.		
Le Retour de Raffles.	Himalaya.		
Le Picador. Etc., etc.	Cochet vous parle Etc., etc.		

ET

LA MERVEILLEUSE TRAGÉDIE DE LOURDES.

Cie RADIO-CINÉMA

Siège Social : 79, Bd Haussmann — Téléph. Anjou 84.60 (16 lignes)
AGENCES : Marseille - Bordeaux - Lille - Lyon - Alger

M. LE MEUR, Libraire, 12, Place du Théâtre, Dijon, recherche et paierait bon prix les deux Patrologies complètes de l'abbé Migne.

VITRAUX D'ART RELIGIEUX

GEORGES JANIN

Artiste-Peintre-Verrier - Agréé des Beaux-Arts
Lauréat de Concours Publics
Fournisseur des Missions Etrangères
Auteur des vitraux dans plus de 5.000 églises en France et à l'Etranger.

Le plus ancien et le plus important atelier de vitraux d'Art Religieux de l'Est de la France — Créé en 1835.

12, rue Lionnois, NANCY
(Meurthe-et-Moselle)

ÉTUDES, RENSEIGNEMENTS, DEVIS, CATALOGUE ARTISTIQUE SUR SIMPLE DEMANDE

Vitraux en tous genres : grisailles, médaillons, scènes historiées,
Restauration de verrières anciennes, armoiries.

CARTON & MOTTE FABRICANTS
11, rue des Chats-Bossus, LILLE
——— MAISON FONDÉE EN 1850 ———

Toutes statues — Toutes tailles
CHRISTS POUR MISSIONS
Hautr 25 °/m — Emballage *franco*.
Echant. gratuit. — Plastique Ivoiré 1 fr. 10

STATUETTES RELIGIEUSES ARTISTIQUES
Prix de propagande rappelant ceux d'avant guerre.
Tous sujets — Toutes tailles de 17 à 44 °/m
Prix : 1 fr. 30 à 7 fr. 50
Tarif et échantillons gratuits sur demande

VITRAUX D'ART
ET
MOSAIQUES POUR EGLISES
Ch. LORIN & Cie
Chevalier de St-Grégoire le Grand
ATELIERS { 199, Rue de Vaugirard, PARIS (XVe).
{ 46, Rue de la Tannerie, CHARTRES (E.-&-L.).
Références de 1er ordre en France et à l'Etranger.
Lauréat de la Société Centrale des Architectes.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE Pour favoriser le développement du commerce et de l'industrie en France
Société anonyme fondée en 1864. — Capital 500 millions.
R. C. Seine 64.462
Siège social : 29, Boulevard Haussmann, Paris (9e)
97 Succursales, agences et bureaux à Paris et dans la Banlieue, 546 agences en Province, 4 agences à l'Etranger (Londres, Barcelonne et St-Sébastien, Espagne), correspondants sur toutes les places de France et de l'Etranger.
CORRESPONDANT en BELGIQUE : *Société française de Banque et de dépôts*, Bruxelles, 70, rue Royale. Anvers, 74, place de Meir. Ostende, 21, av. Léopold.
TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE ET DE BOURSE
Service de coffres-forts et de compartiments de coffres-forts au siège social et dans les succursales, depuis 8 fr. par mois.
Le Conseil d'administration de la Société Générale a nommé administrateurs : MM. Léon Cornudet et Henry Poirier qui étaient le premier : censeur, et le second : directeur de cet établissement. Pour remplacer M. Cornudet, le Comité de censure a nommé censeur : M. Georges Verstraëte, secrétaire du Conseil d'administration et, à sa place M. Edmond Taffineau, directeur-adjoint.

Saint J.-M. VIANNEY
curé d'Ars
« PATRON DE TOUS LES CURÉS DE L'UNIVERS »
par l'Abbé G. Sepiéter, vicaire à Lille (Sacré-Cœur)
Brochure 17×23 de 64 pages Nombreuses illustrations.
Prix : 4 francs *franco*.
Par 12 ex. : 3 f. 50 ; par 50 ex. : 3 f. ; par 100 ex. : 2 f. 50
S'adresser aux ETABLISSEMENTS SEPIÉTER,
7, rue Saint-Jacques, LILLE. — Chèq. post. Lille 28 166.

« Oh ! fasse Dieu que tous les curés, sans exception, prennent pour exemple le Vénérable Vianney ! » (Pie X). — *« Rien n'est plus opportun que d'offrir à tous les curés les exemples de ce saint prêtre »* (Pie XI).

Matériel pour les INSTALLATIONS DE LUMIÈRE ÉLECTRIQUE
Matériel de T. S. F. (Postes et Amplis)
Renseignements gratuits
Appareillage Electrique LEWIS,
181, rue Lafayette, PARIS (Xe).

DESCLÉE DE BROUWER & Cie PARIS
" Bibliothèque Augustinienne "

Fr. M. MELLET, des Frères prêcheurs

L'ITINÉRAIRE
ET
L'IDÉAL MONASTIQUES
DE SAINT AUGUSTIN

1 vol. **10** fr.

— Un programme de vie religieuse dont le modèle est toujours actuel.

Le plus grand choix de DUPLICATEURS et fournitures pour **POLYCOPIE**
Appareils spéciaux pour Bulletins paroissiaux.
Occasions intéressantes en duplicateurs rotatifs et machines à écrire des meilleures marques
H. HUSSON, à Blevaincourt (Vosges).

BAS POUR PRÊTRES
demandez tarif et conditions d'échantillonnage sans engagement ni frais à Fabricant spécialisé, DEBORGHER, 185, rue du Halot, TOURCOING.
— Remises intéressantes pour achats groupés —

PANSEMENTS
COMPRESSES
BANDES DE CRÊPE
LINGERIE CHIRURGICALE
LINGERIE HYGIÉNIQUE
CULOTTES, CALEÇONS, BRASSIÈRES
GILETS, TRICOTS
SOUS-VÊTEMENTS HYGIÉNIQUES
LAYETTE

Exigez la marque
TETRA

Siège Social
48, rue de Laborde
PARIS (8e).

TOUT le Cinéma et la Projection fixe à la Cinémathèque Sainte-Thérèse, à Angers (M.-&-L.).

MOINS CHER ou pas plus cher qu'ailleurs
MIEUX FAIT en tous cas, coupe renommée
SOUTANES & **Douillettes** sur mesures.
Demandez notre feuillet A d'échantillons gratis.
Essayez, vous jugerez ! Tous vêtements de ville et de chœur.
Sous-vêtements. — Bonneterie.

CHASUBLERIE — ORFÈVRERIE
BRONZES, FLEURS ARTIFICIELLES — LINGERIE D'EGLISE
DENTELLES POUR AUBES ET ROCHETS
TAPIS — AMEUBLEMENT
Adressez-vous en confiance à

Laurent OLIVA Magasins et ateliers : 59 et 59bis, rue Bonaparte *Dessins, devis gratis* **PARIS**

M. POUSSIELGUE-RUSAND ET FILS — ORFÈVRES DE N.S. PÈRE LE PAPE.
3. RUE CASSETTE. PARIS.VI
TÉLÉPHONE = LITTRÉ 52-76.

HORLOGERIE - PENDULERIE
Bijouterie — Orfèvrerie
ALLIANCE HORLOGERE — R. C. Besançon 29
E. ENGINGER — BESANÇON — 15, rue Gambetta, 15
Catalogue fco sur demande — Fournisseur de l'Archevêché de Besançon.

--- **VINS DE MESSE** ---
CAVES DES PRÉMONTRÉS
Abbaye de St-Michel de Frigolet.
Adres^r corresp^ce : Mr Yvrard, 4, Quai Vauban, Sète (Hlt)

GUÉRISON CERTAINE par LA POUDRE ESCOUFLAIRE
Agence générale : à BAISIEUX (Nord)
ASTHME
OPPRESSION, EMPHYSÈME
(MÊME PRODUIT SOUS FORME DE CIGARETTES)
L'Agence générale envoie GRATIS et FRANCO une BOITE D'ESSAI avec Certificats de GUÉRISONS

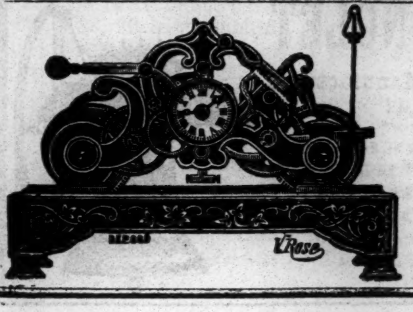
Je continue ma cure...
d'Urodonal chaque hiver, depuis que j'ai été débarrassé de mes rhumatismes et d'une sciatique tenace par ce bon remède.
L'Urodonal a été adopté par le Vatican et les Établissements Chatelain ont le brevet de Fournisseurs du Vatican.
La boîte (20 doses) **10 fr.** Tes ph^ies ou Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris

BON N° -
à nous retourner, pour recevoir, gratis et franco, l'ouvrage du Dr J.-G. Guignot : "Ce qu'il faut savoir pour se bien porter"

Si vous désirez équiper vos cloches **électriquement,**
une adresse :
SONNERIES ELECTRIQUES DE CLOCHES
BACH - ING. CONSTR. - METZ
265 églises sont déjà équipées.
Représentants dans les principales régions.

LIBRAIRIE PARIS-ROME, 8te An. 57-70, rue de Rennes, PARIS (VIe)
Dépôt central des Editions de l'Abbaye de Saint-André
Missels et publications de D. Lefèbvre.
Projecteur « CINESCOPE » et 3500 films fixes.
Catalogue n° 10 gratis.

Achetez directement tous produits alimentaires
L'Union des Economats Privés, fondée pour l'approvisionnement direct des institutions, communautés, presbytères et des familles catholiques, envoie gratuitement son « *Bulletin des Cours* » à toute personne lui en faisant la demande : 1, rue Liard, à PARIS (14e).



HORLOGES POUR EGLISES
ET TOUT EDIFICE
L. TERRAILLON & Cie
PERRIGNY JURA
Première Maison française
HORLOGES A REMONTAGE AUTOMATIQUE PAR MOTEUR ELECTRIQUE
HORLOGES ELECTRIQUES
SPÉCIALITÉ DE CARILLONS AUTOMATIQUES et à CLAVIER
Devis gratuit en se recommandant de l'*Ami du Clergé*.
RÉFÉRENCES DU MONDE ENTIER. — R. C. 2874 Lons-le-Saunier.